

Rites et deuils en temps de covid :
Par quels processus les liens perpétuels sont-ils élaborés ?

Mémoire de master effectué par **Nathalie-Marie LIEVENS** [NOMA : 3472 08 00]

Remerciements

Pour leur accueil chaleureux, leur patience, leurs conseils avisés et le partage de leur expérience professionnelle, que trouvent ici l'expression de mes sincères remerciements Mesdames Boever et Zech, promotrices de ce mémoire.

Pour son efficacité, son amabilité et sa serviabilité, que trouve ici l'expression de ma reconnaissance l'équipe de la Bibliothèque des Sciences psychologiques de l'UCLouvain.

Pour le temps qu'ils ont passé à lire et corriger le texte qui suit, que trouvent ici l'expression de ma gratitude Joseph Remacle, mon beau-père, et Jean-Joseph Remacle, mon mari.

Table des matières

| | |
|---|--------------|
| Introduction | p. 3 |
| 1. Contexte des restrictions socio-sanitaires liées à la pandémie ‘covid’ | p. 3 |
| 2. Littérature scientifique sur les processus de deuil | p. 5 |
| 3. Problématique investiguée | p. 10 |
| Méthodologie | p. 11 |
| 1. Participants et procédure de l’étude ‘Covideuil’ | p. 11 |
| 2. Sélection des entretiens étudiés dans le cadre du présent mémoire | p. 12 |
| 3. Analyse phénoménologique interprétative | p. 12 |
| Résultats | p. 14 |
| 1. Arbre thématique issu de l’analyse | p. 14 |
| 2. Analyse thématique et verbatim | p. 15 |
| <i>L’OBJET comme média du lien perpétuel</i> | <i>p. 15</i> |
| <i>L’ACTION qui relie à l’autre</i> | <i>p. 18</i> |
| <i>L’expérience d’une PRÉSENCE</i> | <i>p. 23</i> |
| <i>L’élaboration d’un RÉCIT NARRATIF sur la personne défunte</i> | <i>p. 25</i> |
| <i>La PAROLE dirigée vers une collectivité plus large</i> | <i>p. 31</i> |
| Discussion | p. 36 |
| 1. Liens perpétuels et contexte pandémique | p. 36 |
| 2. Perspectives | p. 45 |
| 3. Limites | p. 47 |
| Bibliographie | p. 49 |

Introduction

1. Contexte des restrictions socio-sanitaires liées à la pandémie 'covid'

En mars 2020, dans un podcast dédié aux 'émotions confinées', Nina déclare : « Actuellement, je fais face à un deuil, celui de mon beau-père. J'ai [terriblement] besoin d'être auprès des miens. On nous dit que les cérémonies doivent être reportées. Mais, comment reporter un enterrement ? Enfin, comment nous demander, à nous, de reporter notre peine ?! » (Bedu, 2020)

Le 18 mars 2020, à midi, la population belge est confinée – pour raison de pandémie mondiale. Depuis ce jour, les multiples impacts – sanitaires, sociaux, économiques, démographiques, psychologiques, politiques – de cette décision gouvernementale sont au cœur des conversations et questionnent nos évidences, dont celles qui touchent à notre conception du deuil et de la mort.

Pandémie internationale et restrictions des pratiques funéraires

Le droit belge prévoit que chaque citoyen puisse honorer ses morts, entre autres par la pratique de rites funéraires. Les ordonnances et décrets régionaux – relatifs aux funérailles et sépultures – précisent que le Gouvernement peut déroger à ce prescrit, si cela permet « d'assurer la protection des populations contre les dangers de propagation des maladies infectieuses » (Ordonnance du 29 novembre 2018 n° 2018015061, chap. V, Art. 36). En mars 2020, cette mesure d'exception suspend toutes les pratiques socioculturelles traditionnellement liées au deuil. Le coronavirus a pénétré les frontières nationales et, au nom de l'urgence sanitaire, les Belges ne peuvent plus ni accompagner leurs proches dans leurs derniers moments de vie, ni organiser les funérailles qu'ils auraient souhaitées, ni non plus se réunir, se serrer dans les bras, s'embrasser – tant de gestes fondamentaux et constitutifs de notre humanité. Générée, en apparence, par des éléments qui échappent au contrôle des individus, cette crise a révélé les limites de notre système sociopolitique et engendré, dans le chef de chacun, des réflexions existentielles et un questionnement éthique sans précédent (Servais, 2020).

Les plus anciennes sépultures ont été trouvées au Proche-Orient et sont le fait d'Homo Sapiens. Depuis plus de 100 000 ans, hommes et femmes enterrent leurs morts et s'adonnent à des rites collectifs de deuil. Les pratiques funéraires évoluent et diffèrent d'une époque, d'un lieu, d'une population à l'autre. Celles-ci sont, cependant, très rarement empêchées. Et l'effet de leur absence sur les processus de deuil reste encore méconnu. Face aux restrictions socio-sanitaires, de nombreux chercheurs ont entrepris d'investiguer cette problématique (Boever & Zech, 2022).

Deuil sous covid-19 : recherche scientifique et premiers résultats

Dès les premières restrictions-covid, plusieurs scientifiques ont pronostiqué une augmentation significative des deuils dits 'pathologiques' et ont, d'emblée, proposé de multiples pistes

d'intervention pour enrayer ce phénomène et soutenir la bonne santé mentale des personnes endeuillées (Eisma et al., 2020 ; Gesi et al., 2020 ; Goveas & Shear, 2021 ; Kokou-Kpolou et al., 2020). Qu'en est-il réellement ? L'impossibilité d'accompagner les mourants dans leurs derniers jours – au sein des institutions hospitalières ou des maisons de repos –, l'interdiction des rassemblements communautaires, la distanciation sociale, la limitation du nombre de participants aux obsèques laïques ou religieuses et, plus tard, le port du masque : tous ces éléments ont-ils véritablement compliqué les processus de deuil ? Existe-t-il un lien de cause à effet entre l'accomplissement des rituels traditionnels et les trajectoires de deuil ?

L'étude longitudinale 'Covideuil' se penche actuellement sur ces questions. Les chercheurs belges de cette collaboration internationale ont déjà mis à jour ⁽¹⁾ que le nombre de deuils compliqués n'est pas plus élevé en temps de pandémie qu'en temps normal, en Belgique – contrairement aux chiffres observés dans d'autres pays comme la Chine, le Canada et les Etats-Unis où davantage de complications provisoires de deuil ont été diagnostiquées (Boever & Zech, 2022). Par ailleurs, ⁽²⁾ contrairement à l'idée communément reçue, les rituels funéraires n'agissent pas forcément comme un facteur de protection à l'égard du deuil prolongé. En effet, l'intensité de la peine des participants ne semble pas être accrue ou influencée par les restrictions socio-sanitaires qui touchent à la célébration des funérailles et à l'ensemble des traditions 'post-mortem'. En revanche, ⁽³⁾ la possibilité d'accompagner les personnes en fin de vie – et l'ensemble des gestes 'pré-mortem' – semble, quant à elle, impacter positivement l'expérience de deuil des participants. (Boever & Zech, 2022)

Ce mémoire s'inscrit dans le volet belge de cette recherche internationale. Impulsée par l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), et intitulée « Mort et deuil sous Covid-19 : Deuil et santé mentale en situation restrictive de l'accompagnement des malades et des rites », cette recherche s'articule en deux temps. D'une part, des données essentiellement quantitatives ont été récoltées auprès de personnes ayant connu un deuil pendant le confinement. Celles-ci montrent, entre autres, qu'un tiers des participants a mis en place des rituels nouveaux – bougie allumée dans le salon, création d'un espace de recueillement à domicile, cérémonie funéraire organisée en ligne, transgression des règles légales, etc. Parmi les répondants qui n'ont pu réaliser la cérémonie funèbre souhaitée, environ un sur deux envisage l'organisation d'un rituel collectif postposé, qui aura lieu dès que les mesures sanitaires auront pris fin (Cherblanc et al., 2021 pour les résultats canadiens ; Boever & Zech, 2022 pour les résultats belges). D'autre part, à partir de données qualitatives, les chercheurs se penchent, actuellement, sur l'analyse des éléments qui influencent – positivement ou négativement – les processus de deuil. Leur travail poursuit essentiellement cinq objectifs : repérer les lieux d'intervention psychosociale existants ; fournir à la population des clés pour vivre au mieux ces deuils ; outiller les dirigeants afin que les prochaines mesures socio-sanitaires soient les moins dommageables possible pour

la santé des personnes endeuillées ; et, enfin, déterminer les sources potentielles de développement et de croissance dans ce contexte critique (Cherblanc et al., 2021). Dans le cadre de cette recherche, Camille Boever a mené quatorze entretiens qualitatifs approfondis et non directifs auprès de Belges qui ont vécu un deuil pendant la pandémie. Ce mémoire est fondé sur cinq de ces entretiens.

2. Littérature scientifique sur les processus de deuil

Notion de deuil 'pathologique'

D'emblée, il est important de mettre en perspective la notion de deuil 'pathologique' et l'intérêt de cette étiquette clinique. D'une part, en termes statistiques, il est essentiel de s'appuyer sur les critères diagnostiques du deuil prolongé, afin d'évaluer l'évolution du nombre de personnes à risque et de prendre des décisions en conséquence – investissement dans la recherche clinique pour proposer des pistes d'intervention appropriées, octroi d'un soutien financier pour les suivis psychologiques ou psychiatriques des personnes concernées, etc. D'autre part, et néanmoins, sur le plan phénoménologique, le processus de deuil est un fait humain naturel, il est étayé par nos mécanismes d'attachement, et il est fondamentalement singulier – propre à chacun et modulé par la qualité du lien entretenu avec le défunt (Boever & Zech, 2022). A cet égard, pathologiser le deuil – ou tenter de le normaliser – semble fort peu pertinent. D'ailleurs, actuellement, les deuils considérés pathologiques sont a priori uniquement ceux qui génèrent ou réactivent un trouble mental ou physique (Philippin, 2006).

Evolution de la conceptualisation clinique du deuil

Au début du XX^e siècle, Freud est le premier scientifique qui étudie le phénomène du deuil en profondeur. Il distingue le deuil *normal* de la *mélancolie* – dépression – et le modélise comme un processus consistant à désinvestir progressivement son énergie psychique de l'attachement à l'égard d'une personne défunte, pour ensuite réinvestir cette énergie dans des relations nouvelles (Zech, 2006, p. 10-13). La résolution des affects dépressifs liés à la perte, et le détachement émotionnel qui en résulte, permettent un retour à une existence relationnelle 'normale', adéquate (Rothaupt & Becker, 2007).

Dans les modélisations psychodynamiques de Freud (1957), Bowlby (1980), Parkes (1970) ou encore du psychiatre Kübler-Ross (1979), ce 'travail de deuil' est envisagé comme un processus linéaire en plusieurs stades. Durant ces dernières décennies, ces modèles ont constitué la référence théorique principale des praticiens qui accompagnent des personnes endeuillées (Stroebe et al., 2017). Notons que ces chercheurs de la seconde moitié du XX^e siècle ont mis à jour les facteurs capables d'influencer l'intensité du deuil – et d'occasionner éventuellement des deuils problématiques –, tels que : l'âge du défunt et le lien entretenu avec lui ; le fait d'avoir

pu – ou non – anticiper la perte ; le caractère plus ou moins violent du décès ; l'âge, la personnalité et le style d'attachement de la personne endeuillée ; le contexte socio-économique dans lequel s'inscrit cette dernière ; le soutien social dont elle dispose ; et, enfin, son cadre culturel et ses croyances religieuses (Zech, 2006, p. 119-145).

En 2009, Worden formule un modèle non linéaire de quatre 'tâches' – et non 'stades' – à accomplir : ⁽¹⁾ accepter la réalité de la perte ; ⁽²⁾ ressentir la douleur physique, comportementale et émotionnelle y liée ; ⁽³⁾ ajuster le soi – identité personnelle, rôle – à la nouvelle situation ; et ⁽⁴⁾ réinvestir son énergie dans des relations nouvelles. (Worden, 2009, p. 38-39).

Dès les années 1980, les théories 'stadiales' sont vivement critiquées. Des scientifiques de tendance constructiviste, interprétative ou encore contextualiste leur reprochent de ne pas être empiriquement validées, de ne pas expliquer les mécanismes psychologiques impliqués dans chaque stade, de ne pas tenir compte des variations interindividuelles et interculturelles, etc. (Stroebe et al., 2017.) Ces cliniciens modernes considèrent la perte comme étant *un* élément d'une expérience sociale plus étendue, ils prennent en compte l'aspect culturel du deuil, ils reconnaissent son impact sur l'identité de l'individu et du groupe, et ils refusent la conception universaliste d'un processus émotionnel prévisible. Parmi eux, Gaines, Neimeyer, ou encore Hogan et Schmidt envisagent donc le deuil comme une expérience existentielle qui génère une quête de sens et une redéfinition identitaire qui intègre le réel – la souffrance et la mort de l'autre. La singularité du vécu et les significations données à la perte deviennent centrales. Du deuil, peut résulter un déploiement du soi, une croissance personnelle. (Gaines, 1997 ; Hogan & Schmidt, 2002 ; Neimeyer, 1999.) Le sens – attribué par l'endeuillé aux événements qu'il vit – agit comme un médiateur entre les facteurs bio-psycho-sociaux prédisposant et les réactions d'ajustement – ou de non-ajustement – au deuil (Zech, 2006, p. 143).

Double processus d'ajustement au deuil, styles d'attachement, liens continus

Ces scientifiques modernes vont élaborer, entre autres, trois théories autour du deuil.

D'abord, Stroebe et Schut ont développé le modèle du 'double processus d'ajustement au deuil' (Stroebe & Schut, 2010) qui postule une oscillation dynamique entre deux catégories de coping et de stressors : la personne doit faire face ⁽¹⁾ à la perte – qu'elle évite et/ou à laquelle elle se confronte – et ⁽²⁾ à toutes les modifications de son existence qui semblent résulter de cette perte. Dès lors, ses actions sont soit orientées vers le deuil, soit vers la restauration. Si elle est uniquement impliquée dans son 'travail de deuil' – ou dans son évitement – et qu'elle néglige les tâches de la vie quotidienne, il y a un risque de *deuil chronique* ; à l'inverse, si elle néglige la confrontation à la perte et se concentre uniquement sur la réalisation ou l'évitement émotionnel et comportemental de l'ajustement à son nouvel environnement, il y a un risque de *deuil inhibé*. L'ajustement au deuil nécessite un investissement dans les deux types de tâches :

s'orienter vers la perte permet d'élaborer son deuil et, dans le même temps, s'orienter vers la restauration permet une reconstruction identitaire ancrée dans de nouveaux rôles et dans de nouveaux contextes relationnels (Zech, 2006, p. 171-175).

Ensuite, selon le style d'attachement, les personnes déploient différentes stratégies d'ajustement au deuil. En effet, ⁽¹⁾ ceux qui ont développé un attachement 'sécure' ont aisément accès à leurs souvenirs liés au défunt et ils en discutent assez volontiers, ils montrent souvent des réactions 'normales' de deuil et oscillent de manière fluide entre orientation à la perte et à la restauration. ⁽²⁾ Les endeuillés au style d'attachement 'insécure évitant' éviteront de se confronter à la perte et aux souvenirs et ils expérimenteront davantage de deuils dits 'inhibés', 'retardés' ou 'absents'. ⁽³⁾ Ceux dont le profil est 'insécure ambivalent' exprimeront vivement leurs émotions liées à la perte mais sans parvenir à s'ajuster à celle-ci et ils développeront plus souvent les symptômes du deuil 'chronique'. ⁽⁴⁾ Lorsque l'attachement n'a pas eu lieu – on parle de profil désorienté ou désorganisé –, on constate une tendance à la perturbation des capacités à parler du défunt, à penser à lui, à identifier et exprimer les émotions liées à la perte ; dans ce cas, les deuils peuvent être 'traumatiques', la personne n'arrive à investir ni les tâches liées à la perte, ni celles liées à la restauration (Stroebe et al., 2005). En thérapie, il est donc essentiel d'évaluer le style d'attachement du patient et de favoriser le développement d'une oscillation plus fluide entre l'orientation à la perte et à la restauration (Zech, 2006, p. 177).

Enfin, Klass, Silverman et Nickman élaborent la 'continuing bonds theory'. Ils postulent qu'il n'est pas nécessaire de couper tout lien avec le défunt pour s'ajuster à la perte. De surcroit, l'entretien d'un lien nouveau, avec ce dernier, peut soutenir l'actualisation de la personne endeuillée et favoriser l'adaptation au deuil. L'idée centrale de cette théorie est que la mort supprime la vie du défunt mais pas la relation qu'on entretient avec lui : celle-ci se prolonge et évolue avec le temps. A nouveau, le style d'attachement influence le type de liens continus établis (Klass et al., 1996).

Le tableau suivant intègre les trois théories modernes explicitées ci-dessus :

| Attachment theory | | Dual Process Model | | | Mental Representation Theory | | Continuing/relinquishing bonds |
|---------------------------------------|---------------------------|-------------------------------|--|--|---|---|---|
| A. Style & self/other representations | B. Hyper-/deactivation | C. Orientation | D. Grief reactions | E. Positive & negative appraisal processes | F. Control disposition | G. Processes | H. Adaptiveness |
| Secure: Self + Other + | Lo hyper-/lo deactivation | LO & RO oscillation | Normal grief | Pos. & neg. oscillation LO & RO | - Balance between primary and secondary control striving | - Transforms mental tie to deceased - Substitution - Connection & disengagement | CB adaptive: retained but relocated |
| Insecure-preoccupied: Self - Other + | Hi hyper-/lo deactivation | LO | Chronic grief | Pos. & mostly neg. LO | - Rigid retention of blocked goal | - Little transformation - Little or no substitution (but idealization, sanctification) - More connection than disengagement | CB maladaptive: need to loosen |
| Insecure-dismissing: Self + Other - | Lo hyper-/hi deactivation | RO | Absent, inhibited grief | Pos. & neg. RO | - Excessive secondary control disposition | - Little transformation - Devaluation of deceased - Lo substitution - More disengagement than connection | CB relinquished, maladaptive: denial of bond, need to confront & continue |
| Insecure-fearful: Self - Other - | Hi hyper-/hi deactivation | LO & RO disturbed oscillation | Complications in grief assimilating/associated with PTSS | Pos. & mostly neg. disturbed oscillation LO & RO | - Confused control striving (uncoordinated/imbalanced/inconsistent) | - Confusion re. mental tie/ blocked goal- - Substitution difficult - Disturbed process of connection & disengagement | CB confusion, maladaptive: need to confront, continue, find coherence & then relocate |

Self/other - = negative representation of self/other.
Self/other + = positive representation of self/other.

LO = Loss orientation.
RO = Restoration orientation.

CB = Continued bond.
PTSD = Posttraumatic Stress Disorder.

M. Stroebe et al. / Clinical Psychology Review 30 (2010) 239-268

‘Continuing bonds’ : tentative de définition

Avant tout, il convient de traduire cette expression en français. D’une part, ‘bonds’ signifie ‘relations’, mais cette notion implique une forme de réciprocité interactive qui est rendue impossible par le décès. Dès lors, il semble préférable de traduire ‘bonds’ par ‘liens’. D’autre part, ‘continuing’ laisse entendre que ces liens sont ‘continus’, ce qui risque de suggérer que le lien se prolonge tel quel. Or le processus est dynamique et il s’agit, à la suite du décès, de renouveler ce lien, qui évolue constamment et dure éternellement. Dès lors, le mot ‘perpétuels’ semble plus approprié pour traduire ‘continuing’.

Klass et ses collègues introduisent l’expression ‘continuing bonds’ en 1996 mais ils n’instituent pas cette notion en *modèle*. Ils mentionnent que sa définition, loin d’être figée, se développera au fil des échanges et des réflexions qui permettront de percevoir toujours mieux comment les liens perpétuels servent la résolution individuelle du deuil ou, plus précisément, comment ils s’y intègrent (Klass et al., 1996). Cette conceptualisation prend racine dans une étude menée auprès d’enfants et d’adolescents dont un parent est décédé. Les chercheurs observent alors que ces derniers ont maintenu un lien avec le parent défunt. Ce lien s’exprime de plusieurs manières : penser à la personne décédée, parler avec elle, rêver d’elle, conserver certains de ses biens, se recueillir régulièrement sur sa sépulture, croire qu’elle veille sur les vivants qui restent, ou encore construire une représentation mentale individuelle et/ou collective du défunt. L’ajustement au deuil n’a pas nécessité, pour ces jeunes gens, une rupture du lien émotionnel. Cette donnée conteste les anciennes théories qui postulaient qu’un deuil résolu allait de pair avec un déplacement de l’énergie psychique investie dans la relation au défunt vers de nouvelles relations. Le principal apport du travail de Klass est d’avoir postulé que le maintien d’un lien avec la personne défunte ne constitue pas le signe d’un deuil problématique. Ces résultats sont étayés, quelques années plus tard, par d’autres recherches menées auprès de parents désenfantés qui participent à des groupes d’entraide (Klass, 1988 ; Klass, 1999).

Aujourd’hui, ce concept est largement accepté et reconnu par les praticiens et chercheurs spécialistes du deuil. De nombreux articles ont été publiés à propos de ce qui participe à la construction et au maintien de ces liens perpétuels, comme le fait d’écouter des sons qui font penser au défunt (O’Callaghan et al., 2013), de sentir sa présence près de soi (Evrard et al., 2021), de fréquenter certains lieux spécifiques (Jonsson, 2017 ; Berthiaume, 2018), de mobiliser les réseaux sociaux pour continuer d’entretenir la relation entre soi, le groupe social et le défunt (Akinyemi & Hassett, 2021 ; Getty et al., 2011), d’imaginer le vécu de la personne décédée dans l’au-delà (Klaassen et al., 2015), d’inculquer les valeurs du défunt aux générations suivantes (Silverman, 2021), etc. Ces auteurs précisent que ⁽¹⁾ les liens perpétuels peuvent constituer des sources de *réconfort* ou de *détresse* – les expériences nécrophaniques sont vécues par certains comme rassurantes, par d’autres comme effrayantes (Evrard et al., 2021) –, et ⁽²⁾ ils

peuvent être *externalisés* – ‘immatures’ et marqués par la difficulté à accepter l’absence du défunt –, ou *intériorisés* – ‘matures’ et assimilés (Evrard et al., 2021 ; Klaassen et al. 2015 ; Scholtes & Browne, 2015).

Cependant, nombre de ces scientifiques ne s’en tiennent pas à *décrire* les liens perpétuels qu’ils observent – afin d’ étoffer la connaissance à ce propos – mais ils se chargent de *prescrire* le développement de ces liens, comme s’il s’agissait d’un antidote à la souffrance, d’une condition nécessaire au maintien d’une bonne santé mentale après un décès. Selon Klass, cela soutient une hypothèse de causalité – entre liens maintenus et ajustement sain au deuil – qui est incorrecte et réductrice de ce qui constitue les liens perpétuels. D’une part, rien ne prouve que les liens perpétuels entravent ou facilitent le processus de deuil (Schut et al., 2006). D’autre part, ce phénomène n’est pas simplement présent ou absent : il est subtilement intégré par le survivant, il évolue dans le temps, il peut être conscient ou non, et jouer des rôles positifs ou négatifs (Klass, 2006). Les échelles actuelles, élaborées par les cliniciens pour évaluer ces liens chez leurs patients et prévenir les deuils pathologiques – comme la ‘Continuing Bonds Scale’ (Field & Filanosky, 2009 ; Hopf et al., 2022) –, occultent la complexité du mouvement d’ajustement au deuil dans laquelle les liens perpétuels s’inscrivent. Si on veut envisager ce processus en termes de relations causales, il s’agit de le concevoir comme une dynamique complexe de liens causaux multidirectionnels et de significations qui interagissent en permanence. Sept éléments génèrent et influencent ces attributions de sens et ces relations causales : ⁽¹⁾ le mode de fonctionnement présumé de l’univers, ⁽²⁾ le sentiment d’efficacité personnelle et la conception de soi, ⁽³⁾ le lien avec le défunt, ⁽⁴⁾ le rapport à ce qui est transcendantal, ⁽⁵⁾ le sens donné à l’existence du survivant, ⁽⁶⁾ le sens donné à la mort et ⁽⁷⁾ l’appartenance familiale, communautaire et culturelle. Une modification, quelle qu’elle soit, d’un de ces sept pôles, aura des effets sur tous les autres et sur les liens et significations existant au cœur du système (Klass, 1999, p. 175). De surcroît, ce paradigme des liens perpétuels ne prescrit ni ne prévoit aucune fin au processus de deuil – les symptômes de ce dernier pouvant se présenter plus ou moins fréquemment durant toute la vie d’une personne, sans que cela ne signifie que le deuil est pathologique. Quant à la distinction entre liens ‘immatures’ – présents surtout au début du processus de deuil – et liens ‘matures’ – développés au cours de l’ajustement à la perte –, celle-ci crée des catégories peu nuancées qui risquent de négliger la singularité des expériences et, de ce fait, cette distinction semble peu pertinente au regard de la conception des liens perpétuels proposée par Klass (Klass, 2006).

Par ailleurs, trois éléments fondamentaux sont trop souvent négligés ou mal appréciés par les chercheurs (Klass, 2006). ⁽¹⁾ Premièrement, la *nature socioculturelle* des liens perpétuels doit être prise en compte. Selon les appartenances et les croyances, un même geste peut assurer des fonctions différentes. Par exemple, la proximité physique avec le mort – se rendre sur sa tombe,

imaginer ou regarder le contenu du cercueil, toucher le corps du défunt, prendre ses cendres à pleines mains pour les éparpiller dans l’herbe – peut renforcer les affects liés au deuil ou, au contraire, les atténuer. ⁽²⁾ Deuxièmement, le *caractère collectif* des liens perpétuels est essentiel. Ceux-ci sont fréquemment conçus comme correspondant à une relation exclusivement intérieure et individuelle avec le défunt. Or ce lien demeure inscrit dans la trame des relations familiales et sociales. Par exemple, on visite le cimetière en famille, la dépouille repose souvent auprès d’autres membres du groupe, dans un même tombeau, et c’est aussi l’identité sociale familiale qui se reconstruit après le décès. ⁽³⁾ Troisièmement, les liens perpétuels prennent racine dans le *récit culturel et politique* des personnes endeuillées et alimentent, à leur tour, ce récit. Par exemple, les nécropoles sont des lieux cruciaux pour les migrants : en enterrant leurs morts dans les cimetières du pays d’accueil, loin de leur contrée d’origine, ils créent un lien avec leur nouvelle terre tout en maintenant une relation avec leurs aïeux. Il se joue, en ces lieux, une forme d’intégration de l’expérience migratoire, où la culture ancestrale s’articule à celle du pays d’accueil, dans un nouveau récit reliant. Les liens perpétuels sont donc entretenus au sein d’une série de récits imbriqués – le récit individuel est contenu dans un récit familial, lui-même inscrit dans un récit tribal ou clanique, compris dans un récit national, lui-même englobé dans un récit religieux plus large (Klass, 2006).

Les liens perpétuels sont donc composés de multiples interactions qui demeurent difficiles à cerner de façon globale. Klass insiste sur le fait que la connaissance, dans ce domaine, en est à ses débuts. Il invite les psychologues cliniciens à poursuivre leurs recherches à ce propos, en dialogue avec les anthropologues et les sociologues, afin de mieux comprendre comment les êtres humains s’accrochent à leurs morts et s’en détachent (Klass, 2006).

3. Problématique investiguée

Cadre conceptuel

Cette introduction théorique a présenté l’évolution de la conception du deuil durant le siècle dernier. Parmi les théories modernes, le paradigme du lien perpétuel est choisi ici comme cadre de référence pour trois raisons. ⁽¹⁾ Parce qu’il tient compte de la singularité expérientielle du deuil et permet de réfléchir en profondeur le vécu des personnes concernées – sans tomber dans le piège de la pathologisation. ⁽²⁾ Parce qu’il permet d’intégrer l’ambivalence des deux orientations à la perte et à la restauration ; en effet, le clinicien, lorsqu’il accompagne un patient en deuil, doit favoriser à la fois le ‘travail de deuil’ et, dans le même temps, la ‘reconstruction identitaire’ qui va soutenir et favoriser le processus de deuil – entamé isolément, ce dernier mènerait fort probablement à la résignation. Le concept des liens perpétuels permet d’intégrer ce double effort de deuil et de restructuration, en intégrant la dimension temporelle du vécu –

passé, présent, futur. Il s'agit d'accompagner la personne dans l'élaboration – l'intégration – de son expérience passée, qui lui permettra de se projeter dans l'avenir, en étant pleinement connectée à son désir et à son expérience organismique présente. ⁽³⁾ Parce que, dans ce monde occidental ultralibéral et prompt à encourager l'autonomie et l'individualisme, le concept des liens perpétuels rappelle que le deuil est, en effet, ^(a) un phénomène psychique individuel – l'entretien d'un lien avec le défunt permet de réunifier l'organisme bouleversé et favorise l'individuation ; mais qu'il est également ^(b) un phénomène collectif qui implique et soude le corps social, au cœur de récits communautaires et socioculturels emboîtés – dans un mouvement dialectique de récits qui colorent les réactions humaines et sont colorés à leur tour par ces mêmes réactions. C'est donc aussi parce qu'il rappelle ce caractère collectif du deuil que le paradigme des liens perpétuels est mobilisé ici.

Question de recherche

Dans ce cadre, le présent mémoire investigate la question des processus impliqués dans l'élaboration des liens perpétuels en temps de restrictions-covid, en Belgique. L'étude de ces processus, individuels et collectifs, permettra également d'évaluer dans quelle mesure l'absence – ou la modification – des rites traditionnels peut jouer un rôle dans la manière dont ces liens sont construits et exprimés. L'objectif fondamental de ce mémoire est donc d'approfondir la compréhension d'un concept existant – pas de créer une nouvelle théorie, ni d'élaborer une réflexion critique à son égard – et de développer une connaissance locale – concernant le deuil en Belgique en contexte covid.

Méthodologie

1. Participants et procédure de l'étude 'Covideuil'

Le volet belge du projet 'Covideuil' – présenté plus haut –, a été approuvé, le 23 décembre 2021, par le Comité d'Éthique Hospitalo-Facultaire des Cliniques Universitaires Saint-Luc – UCLouvain (Bruxelles, Belgique). Dans le cadre de cette étude longitudinale et mixte, 692 personnes ont été recrutées, parmi lesquelles 472 ont répondu au premier questionnaire quantitatif, de février à mai 2022 – précisément 367 femmes, 101 hommes et 4 personnes non-binaires. Parmi ces personnes, 260 ont accepté d'être contactées pour participer à un entretien qualitatif organisé entre le deuxième et le troisième temps de mesure quantitatif – le projet compte trois temps de mesures quantitatives, séparés chacun par un intervalle de 6 mois.

Parmi ces 260 personnes, 12 ont été sélectionnées pour participer aux entretiens. Celles-ci ont été choisies en fonction de trois critères binaires, qui ont permis de garantir la plus grande

diversité possible des données récoltées : ⁽¹⁾ l'intensité de réaction au deuil – dépassant ou non le score-seuil de 61 sur l'échelle *Traumatic Grief Inventory* (Boelen & Simd, 2017) ; ⁽²⁾ la satisfaction à l'égard des rites funéraires mis en place – les uns étant peu ou pas satisfaits, les autres satisfaits ou très satisfaits ; ⁽³⁾ la création de rites alternatifs face aux restrictions socio-sanitaires – les uns en ayant réalisé, les autres pas. Ces critères ont été croisés entre eux afin de créer 8 catégories de personnes. En veillant à rencontrer au moins 1 personne par catégorie, la chercheuse Camille Boever a finalement réalisé des entretiens avec 12 participants, parmi lesquels 7 femmes et 5 hommes. Il doit être mentionné que la réponse, l'accord et la disponibilité des participants concernés a conditionné cette sélection finale. Les entretiens se sont déroulés entre juillet et novembre 2022, de manière semi-structurée – le guide d'entretien ayant été réalisé et validé par trois chercheurs.

2. Sélection des entretiens étudiés dans le cadre du présent mémoire

Il s'est agi de choisir, parmi ces 12 entretiens, quelques entretiens qui permettent d'investiguer la question de l'élaboration des liens perpétuels en temps de restrictions covid. Après discussion avec Camille Boever, et en veillant à maintenir une diversité au sein de l'échantillon sélectionné, 5 entretiens ont été retenus – menés auprès de 3 femmes et 2 hommes.

Les participants peuvent être décrits en quelques lignes. ⁽¹⁾ A♀ est une femme de 22 ans. Elle a perdu son père F♂, qui s'est donné la mort en juillet 2020. ⁽²⁾ B♀ est une femme. Sa fille de 28 ans, prénommée G♀, s'est suicidée en juin 2021. ⁽³⁾ C♀ est une femme de 30 ans dont le père H♂ est décédé des suites d'une cirrhose alcoolique, à l'hôpital, en novembre 2020. ⁽⁴⁾ D♂ est un homme de 70 ans. Il a perdu son épouse I♀ en janvier 2021. Celle-ci est décédée à la clinique des suites d'un cancer. ⁽⁵⁾ E♂ est un homme de 40 ans dont la compagne J♀ s'est donné la mort en mars 2020, des suites de nombreux accès dépressifs, et après plusieurs tentatives de suicide.

3. Analyse phénoménologique interprétative

Afin d'étudier la façon dont se construisent et sont expérimentés les liens perpétuels – processus complexe et propre à chaque individu – l'analyse phénoménologique interprétative (IPA) semble constituer l'outil le plus approprié. Puisant ses ancrages dans les travaux philosophiques de Husserl, Heidegger ou encore Merleau-Ponty, cette méthode se concentre sur l'étude des significations qui sont conférées par les personnes aux phénomènes – et non pas aux phénomènes eux-mêmes. L'objectif de cette analyse n'est pas de formuler des lois universelles, mais plutôt d'être attentif aux aspects intimes et singuliers de l'expérience organismique de chaque participant. Sur le plan herméneutique, il y a deux niveaux d'interprétation : le

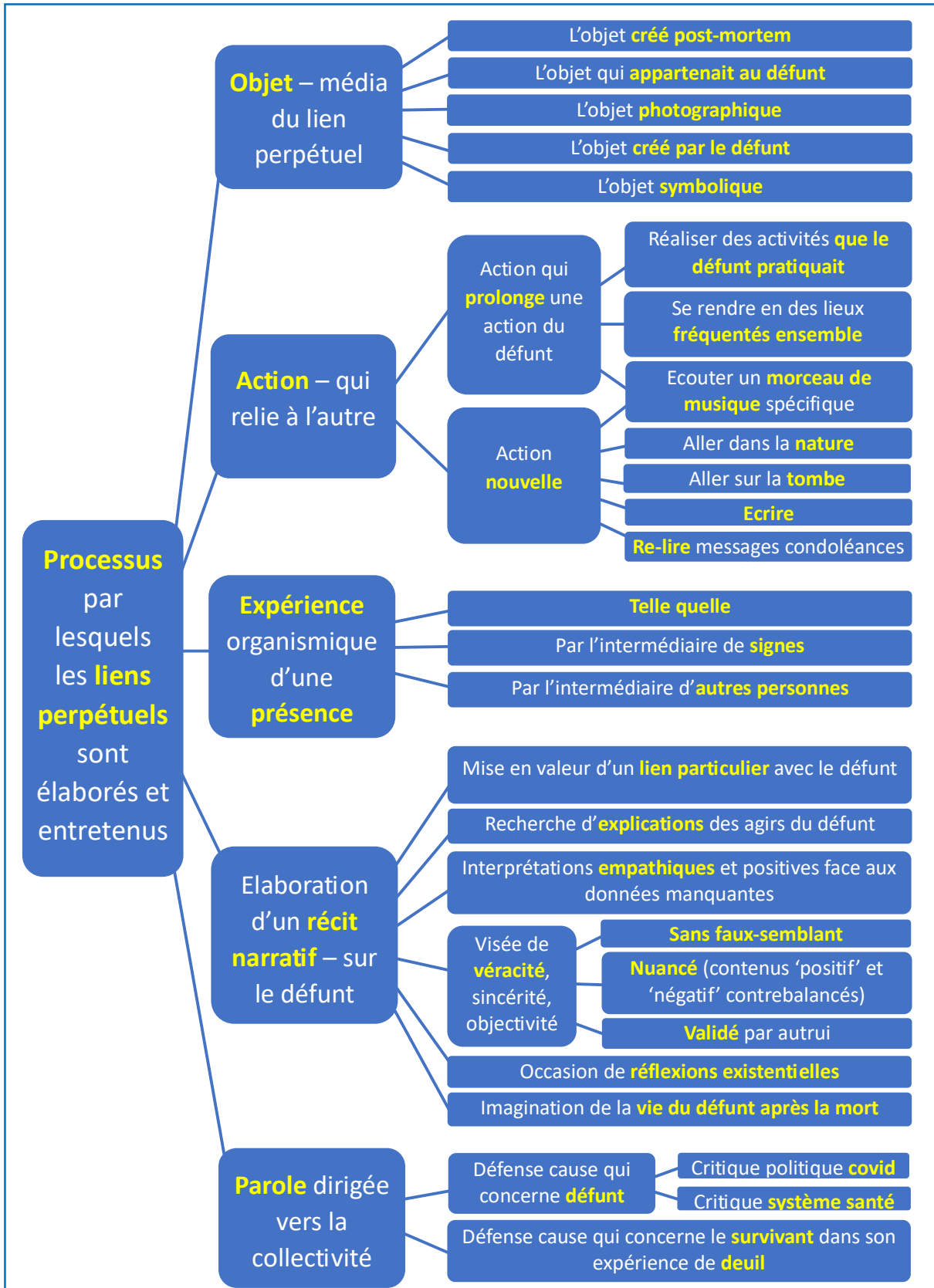
scientifique cherche à donner du sens à la manière dont la personne donne un sens à son vécu personnel (Smith, 2011).

Il convient, dans ce cadre méthodologique, de s'en tenir strictement à ce qui est formulé par l'individu et qui sera, ensuite, passé au filtre de l'expérience clinique du chercheur, éclairée par la littérature scientifique. La rigueur de ce travail d'analyse est garantie par la procédure standardisée de l'IPA (Fasse & Zech, 2016). Cette méthode est particulièrement pertinente dans le cas de cette étude, étant donné que les participants n'ont pas été spécifiquement interrogés sur la thématique des liens perpétuels – ils ont été interviewés sur leurs rites de deuil en temps de covid. De fait, pour repérer au sein de leurs discours, le plus exactement possible, les propos touchant aux liens perpétuels, l'IPA semble être la méthode la plus appropriée puisqu'elle permet une analyse approfondie, sous plusieurs angles – descriptif, linguistique, conceptuel –, et capable de mettre en lumière des informations non détectables lors d'une analyse thématique classique.

La procédure s'est déroulée en trois temps. *Premièrement*, les cinq entretiens qui composent l'échantillon ont été retranscrits et lus. *Deuxièmement*, dans chaque entretien, pour chaque propos permettant d'éclairer notre problématique de recherche, un triple commentaire a été effectué : ⁽¹⁾ descriptif – il s'agit de prendre note des faits nommés par la personne, sans aucune interprétation ni recul critique, en collant littéralement aux données ; ⁽²⁾ linguistique – cela consiste à être attentif aux termes utilisés, à l'aspect narratif du discours, à sa mise en forme ; ⁽³⁾ conceptuel – il est question de poser un regard théorique sur le discours, de faire des liens entre des éléments que la personne n'a pas explicitement mis en relation, de repérer les contradictions dans le récit, etc. Ces trois plans d'analyse permettent de chercher à comprendre précisément comment la personne vit son deuil et expérimente les liens perpétuels, comment elle formule ce vécu et lui donne du sens. *Troisièmement*, plusieurs thèmes ont été extraits de cette analyse – thèmes ayant une signification stable et étendue. Ils ont été mis en lien afin de définir des thèmes hyperonymiques. Les similitudes et divergences entre les cinq récits ont été identifiées afin d'élaborer un récit interprétatif précis qui articule l'analyse de l'expérience des participants avec des verbatim extraits de leur discours. Ce retour permanent aux extraits littéraires des récits permet de garantir la pertinence et la validité de l'analyse.

Résultats

1. Arbre thématique issu de l'analyse



2. Analyse thématique et verbatim

Comment les cinq participants s'attachent-ils à leurs défunts ou s'en détachent ? Par quels processus élaborent-ils ce lien perpétuel d'une nature nouvelle qui permet de continuer de vivre sans l'autre, tout en maintenant une forme de relation à cet autre ?

L'OBJET comme média du lien perpétuel

L'objet est un élément qui apparaît clairement, dans les entretiens, comme un pont entre le participant et la personne défunte. Mobiliser celui-ci participe manifestement de la construction des liens perpétuels.

(1) Les *objets créés post-mortem*, lors de rites ou dans des moments particuliers, sont systématiquement composés d'éléments liés au défunt. Par exemple, (a) les enfants de la compagne de E♂ ont « peinturluré » d'oiseaux le « cercueil blanc ». Il raconte : « on avait refait tout son salon [...], mis deux couches d'argile et [...] regratté, et elle avait redessiné [...] un envol d'hirondelles. Et, donc, son fils a redessiné les hirondelles sur le cercueil. » (b) B♀ organise également une personnalisation du cercueil de sa fille, elle explique : « On avait prévu des pastels [...], de la peinture [...], on a choisi le cercueil en bois clair et donc on invitait ceux qui le voulaient à écrire ou dessiner sur le cercueil, [...] on a laissé de la place [...] à ce que chacun avait envie d'apporter. » Par ailleurs, B♀ réalise le « faire-part [...] pour annoncer la mort de G♀ » en y imprimant un « dessin de G♀ [...] en noir et blanc » qu'elle a trouvé « vraiment parfait puisqu'elle s'est envolée pour nous [...] Sur la lune, on voit [...] cette jeune femme qui se tient très haute [...] ». Plus tard, pour le premier anniversaire du décès de sa fille, B♀ a organisé un événement et propose aux invités de créer des « bâtons de deuil [...], un rite amérindien », il s'agit « de le décorer, peindre, mettre du fil, des perles, ce qu'on veut [...] dans une ambiance [où] [...] on pense à G♀ ». Elle précise : « C'est un moment [...] que j'ai [...] vraiment beaucoup aimé [...] parce que pour moi, dans les mains [elle insiste sur ce dernier mot], dans le fait de faire [elle prononce plus fort ce dernier mot] quelque chose, il y a quelque chose qui passe. Et qui ne peut pas s'exprimer avec des mots. » (c) A♀ raconte : « On a pris un tronc d'arbre [...] et on en a fait une boîte pour les cendres qui lui ressemblait parce qu'il aimait beaucoup la nature. [On a ajouté] des tissus d'Amérique latine car il adorait [ça], il a vécu en Equateur. » La jeune femme énonce également son projet de « faire une sculpture en pierre et de la mettre là où il est mort dans le jardin ». Cercueils décorés, faire-part, bâtons de deuil, urne personnalisée et sculpture en pierre sont autant d'éléments qui semblent matérialiser des souvenirs liés à la vie du défunt et relier ceux qui restent à ce dernier. Les objets réalisés lors des rites, juste après le décès ou par la suite, permettent sans doute de rendre visible ce qui unit les vivants et les morts. Il semble se passer quelque chose d'essentiel dans le mouvement

de fabrication de ces objets. Une force y est investie qui engage l'être humain sur les plans physique, cognitif, affectif et comportemental. Ce mouvement organismique, et les objets qui en résultent, participent manifestement de l'élaboration, non seulement, de liens perpétuels individuels, mais également, de liens perpétuels collectifs.

(2) Les **objets qui ont appartenu au défunt** sont conservés par la personne endeuillée. (a) D♂ mentionne, entre autres, « *des carnets de voyage où elle [son épouse] notait toujours tout ce qu'on faisait, jour par jour, c'est des choses que je relis [...] et je revois la ville, le port, l'eau [...], ce qu'on faisait ensemble [...], ça ne me fait pas pleurer de me ressouvenir de tout ça, au contraire* ». (b) C♀ se penche sur le souvenir d'avoir dû vider la maison de son père : « *C'était tellement intime [...], je supportais pas l'idée que des personnes, même comme la famille, touchent à ses affaires. Je voulais vraiment prendre une décision objet par objet [...] Même laisser mon frère une journée tout seul là-bas, c'était inconcevable [...] J'étais vraiment en mode 'C'est moi qui contrôle [...], qui prend les décisions.'* ». Elle semble accorder un caractère sacré aux effets personnels de son père, souhaitant les traiter avec grand respect, sans que d'autres ne s'interposent entre elle et ces objets – reliquat matériel de l'existence de son père. Elle prendra 4 semaines à trier scrupuleusement toutes ses affaires. (c) E♂ parle de moments de reconnexion avec sa compagne, par le biais, entre autres des « *objets que j'ai [gardés d'elle]* ». (d) A♀ exprime qu'elle est « *très attachée à notre maison [...], j'étais partie en coloc, maintenant je suis repartie dans ma maison* », dans laquelle elle précise qu'il y a « *le piano à queue de mon papa* ». Enfin, A♀ explique qu'elle souhaite « *prendre une vieille chemise à lui et l'incorporer à un vêtement à moi* ». Ce nouvel habit constituera l'association des deux points précédents : il s'agit, à la fois, de créer un objet neuf, post-mortem, tout en mobilisant un objet ancien, ayant appartenu au défunt. Cette chemise incarnera l'ici et l'ailleurs, signifiant matériellement le lien qui existe entre les deux personnes, au-delà de la mort.

(3) Les **photographies** sont regardées avec plaisir ou soigneusement évitées. (a) B♀ raconte un épisode au funérarium : « *On a recouvert G♀ de fleurs. J'ai des photos de ça.* » Elle souligne l'importance de garder des images de sa fille décédée recouverte de fleurs « *jusque tout autour du visage* ». A ce même moment, elle se souvient qu'ils avaient disposé sur une table une série de photos de sa fille. Elle a également des photos de la cérémonie funéraire qu'elle montre à la chercheuse durant l'entretien. Une photo de la jeune fille est exposée dans le salon, dans un petit espace qui lui est dédié. Et elle ajoute : « *Parfois, j'ai envie d'aller voir des photos.* » (b) À propos du cercueil de sa compagne, « *peinturluré* » par la famille, E♂ raconte : « *tout le monde a fait des photos, je les ai toujours sur mon drive* ». Quelques instants plus tard, il ajoute : « *voir des photos [long silence] [...] revoir des photos [de nos vacances], revivre certains épisodes, c'est toujours [il se mouche] [...], c'est toujours émotionnellement très difficile [...] je n'ai pas effacé les photos de mes répertoires [...], parfois je vais les voir et puis je me dis :*

‘C’était quand même chouette.’ Mais, parfois, [il pousse un grand souffle], simplement une photo [...], j’ai pas vraiment de [silence] [...] pensée ou quoi [...], je vis simplement ce, cette tristesse qui monte [...] c’est un petit moment de reconnexion. » E♂ parle également de son père, décédé quelques années plus tôt : « On tombe sur une photo [il souffle] puis [...] ça me donne envie [...] : je veux revoir les autres, du coup. Et puis, vous pleurez un bon coup, ou pas, ça dépend [...] c’est des ‘Plop !’ comme ça [...], parfois un détail anodin qui ‘Tic !’ vient faire une bulle comme ça. » (c) D♂, quant à lui, précise que « sans nécessairement aller revoir les photos [...] je revois ce qu’on faisait ensemble », ce qui laisse sous-entendre que, en observant des photos, il se remémore, a fortiori, les souvenirs qui y sont illustrés. Regarder des photographies – de manière volontaire ou involontaire –, être surpris par les émotions que suscitent ces clichés, se souvenir au contact des images... tout cela semble participer du développement des liens perpétuels. Ces photographies rappellent des moments vécus et ne laissent pas les personnes indifférentes sur le plan organismique : il se passe quelque chose d’important quand elles les regardent, cela les « reconnecte », disent-elles, à leur proche décédé.

(4) Les **objets créés par le défunt** doivent être distingués des objets qui lui ont appartenu parce qu’une force particulière semble les habiter, du fait qu’ils soient nés des mains ou du travail de la personne. De fait, (a) E♂ déclare : « Oui [il réfléchit longuement], en fait [pleurs et long silence], en fait elle est toujours présente par une série d’objets. Le matin [...], j’ai mon pot de café en grain, j’ai mon moulin et j’ai la petite cuillère qu’elle a tournés en bois. Donc, elle tournait le bois. [...] Et j’ai un pot à épices aussi en bois [...], une horloge en bois qu’elle a faite [...] Donc, quelque part [il pleure en parlant :] il y a un petit, il reste une trace, une présence. » Il parle également d’une lettre écrite des mains de sa compagne : « Ce qu’elle dit dans sa lettre, hein : ‘Je suis un trou sans fond.’ [silence] Ça reste vivace [...] C’est une relation intense. » Et (b), au sujet de sa fille, B♀ raconte : « Quand elle était à l’hôpital [...], elle a rempli des cahiers de dessins : on voit vraiment les moments où elle allait pas bien et des moments où il y avait de l’espoir [...] Si vous voulez, je peux vous les montrer. » Elle conserve donc des traces de l’expérience vécue par sa fille et les regarde et les montre volontiers.

(5) Les **objets symboliques** sont disposés, çà et là, pour rappeler le défunt, lors de rituels funéraires ou dans le quotidien. Par exemple, (a) A♀ explique que son « papa a été mis sur un lit froid dans le salon » et qu’ils ont « mis des fleurs, des bougies [...] c’était vraiment très spécial [...] on était tellement dans un autre état ». (b) B♀ raconte également que, sur le cercueil, ils ont déposé « des fleurs des champs », « des coquelicots », « quelques bougies » et « de l’encens, oui, et c’était paisible, il y avait quelque chose de paisible, et de beau ». Elle précise que cela rappelait sa fille qui « aime la nature sauvage ». Ensuite, le jour de l’anniversaire de G♀, avec sa seconde fille, elles ont planté dans leur jardin « un buisson fleuri [...] de petites fleurs gracieuses et sauvages » afin de répandre à ses pieds « les cendres » de

G♀ Et elle ajoute : « *quand le soleil était couché, on a allumé des lanternes en papier qui se sont envolées [silence], c'était bien [...], entre ciel et terre, et G♀ était là.* » Elle raconte encore que « *les plumes ont pris une signification particulière [...] quand je vois une plume [...], je la plante dans le sol, et ça, c'est un moment où je fais un clin d'œil à G♀ [...]* Cet été [...], dans la montagne [...], on a aussi été planter une plume en haut des sommets. » Enfin, dans son salon, B♀ a disposé « *une bougie qui est allumée, pas tout le temps mais régulièrement, avec une photo de G♀ et des fleurs séchées [...] et alors [...] quand je trouve quelque chose de beau dans la nature [...], je viens le lui apporter [pleurs].* » Utiliser ou exposer un 'objet particulier' – bougie, lanterne, fleur, plume – semble être l'occasion de faire un « *clin d'œil* » à la personne défunte, de lui rendre hommage, de lui faire honneur ou encore de la sentir proche, un instant ou plus longtemps. Par ce processus, les vivants consolident avec leurs morts des liens perpétuels, de façon individuelle ou collective.

L'ACTION qui relie à l'autre

La mise en mouvement semble également participer de l'élaboration des liens perpétuels. Par des actions qui prolongent celles de leur proche décédé, ou par des actions nouvelles, les personnes transforment et alimentent cette relation singulière qui les unit à leur proche décédé.

D'une part, il y a (1) les **actions qui s'inscrivent dans la continuité de celles du défunt.**

(a) D'aucuns réalisent des **projets qui prolongent ceux du défunt ou sont dans la lignée de ce qu'il aurait souhaité.** ¹⁾ E♂ explique que, étant donné les restrictions liées au covid, ils ont organisé une « *petite cérémonie intime [...] [et pas un événement avec] 200 personnes en train de pleurer* » qui correspond bien au fait que sa compagne « *aimait faire les choses un peu différemment* », il ajoute « *elle a été servie jusqu'au bout* ». Pour l'anniversaire du décès de J♀, il réfléchit à inviter des amis pour « *une balade parce qu'on marchait beaucoup ; elle avait marché les 100km Oxfam donc [...], on faisait énormément de randonnées* ». Il explique encore que, lorsqu'il est sur des marchés locaux, son attitude est maintenant différente, il observe plus précisément les œuvres des tourneurs de bois : « *Elle passait sa main [dans le plateau tourné] [...] comme ça : 'Sens un peu...' qu'elle fait, parce que c'était poli [...] donc j'ai appris à reconnaître [...] du tournage sur bois, à voir s'il est bien fait [...], si c'est grossier [...], s'il a pas été bien figolé, des petits détails enfin.* » Il dit même : « *Je vais me mettre à tourner du bois aussi !* » ²⁾ A♀ et sa mère, quant à elles, sont vigilantes à choisir un lieu pour les funérailles qui corresponde aux valeurs de leur père et ex-mari. « *Il a vraiment réprimé son homosexualité toute sa vie et donc ça a été une grande source de souffrance. [...] Il était très culpabilisant avec lui-même et ce discours [...] était [...] beaucoup abreuvé par l'Eglise. [...] Et donc ma maman [...], mes frères disaient : 'On va pas le faire à l'Eglise.' [...] Là y a le compagnon de mon papa qui a parlé d'une église [...] ouverte à l'homosexualité [...], il y avait un prêtre [...]*

qui était complètement dans la même ligne d'ouverture [...] On était tous contents. » Par la suite, elle raconte également : « mon petit frère et moi, on est parti fin août pour continuer le chemin de Compostelle qu'avait commencé mon papa. [...] On a senti que ce serait chouette de continuer ce chemin qu'il a commencé. [...] ça avait beaucoup de sens [...] ça portait beaucoup de guérison de terminer quelque chose que mon papa a entrepris. » Elle ajoute : « L'année prochaine, j'arrête pendant un an [d'étudier] et je vais plus [= 'davantage'] justement faire des choses liées à mon papa que j'ai pas trouvé l'espace de faire, comme justement le chemin de Compostelle ». Par ailleurs, la jeune femme explique que son papa leur a « partagé ses passions [...], là, moi, maintenant, je fais du chant, mon petit frère fait du chant aussi, professionnellement [...] donc il nous a quand même marqués, fin, ouais, à plein de niveaux ». De cette manière, elle se tient dans la continuité de son père, jusque sur le plan musical. ³⁾ Au funérarium, B♀ fait brûler de l'encens « parce que G♀ aimait l'encens ». A la date de l'anniversaire de sa fille, elle réunit un petit comité dans la maison familiale : « il y a eu des temps de silence [...] pas de méditation, mais enfin, presque [...] en cercle [...] se tenir ensemble [...] Et puis, après, on a mangé [...] Ce temps-là, c'était se [silence réflexif], se rapprocher de ce que G♀ pouvait faire. » Et, pour la cérémonie des funérailles, elle organise une fête : « G♀ appelait ça des festivals dans le jardin, on adorait faire ça pour des grandes occasions [...], on fait la fête dans le jardin et donc on fait à manger [...] et ça se prolonge tard dans la nuit. G♀ adorait ça [...] Plusieurs fois, elle disait 'Alors, quand est-ce qu'on fait le prochain festival ?' Donc on a fait ça. [...] Ça s'est prolongé vraiment très, très tard dans la nuit. Il y a des gens, plein de gens qui ont dormi dans le jardin [...] donc voilà, on a fait 'festival' pour G♀ »

(b) E♂ parle quant à lui de **se rendre en des lieux qui ont été fréquentés ensemble auparavant**. « Le fait de retourner à certains endroits [...], revivre certains épisodes [...], c'est toujours [...] très difficile [...] Retourner avec K♀ [sa nouvelle compagne] aux mêmes endroits, c'est pas évident. [...] Dans le nord Cotentin, [...] je suis retourné marcher dans les endroits où j'avais déjà marché avec J♀. [...] Je n'ai pas évoqué les souvenirs [à K♀] parce que je pense pas que c'était nécessaire. Mais c'est vrai que, à certains moments, je reconnaissais des endroits qui avaient une saveur plus précise avec J♀. [...] Y avait un petit resto [...], d'un côté je meurs, je meurs d'envie d'y retourner [...] mais, d'un autre côté, [...] je me dis que si j'y retourne, il faudrait que j'y retourne tout seul [...] Je vais pas y retourner avec K♀ par exemple. [...] On a vécu une autre balade à nous deux [avec K♀] et mes souvenirs, [...] ils étaient là, ils étaient là. » Cet extrait souligne l'ambivalence des affects générés par la fréquentation de ces endroits qui lui rappellent J♀ : à la fois, cela constitue une épreuve émotionnelle, à la fois, il apprécie ces ressentis. Et il souhaite expérimenter cela seul, sans sa nouvelle compagne. Il insiste, d'ailleurs, sur le fait qu'il ne veut pas confondre les deux femmes : « je veux pas que ça

se mélange », « *ça se compare pas* ». Son lien avec J♀ se révèle renforcé, manifestement, dans ces endroits. Et il décrit l'agitation que cela provoque dans son chef : « *Je vais sûrement pas dire [à K♀] [ce que je ressens dans ces moments-là] mais bon, voilà, c'est, c'est, c'est compliqué.* » Ces moments où les souvenirs émergent semblent, d'une part, s'imposer à E♂, le surprendre et le déranger, et, d'autre part, être recherchés par lui, probablement dans cette perspective d'entretien d'un lien perpétuel. Il souhaite distinguer clairement ses deux relations amoureuses qui, chacune, l'affectent, au-delà même du décès de J♀.

(c) **Ecouter – et chanter – des morceaux de musique que le défunt appréciait** semble également participer de la construction des liens perpétuels. ¹⁾ Pour l'enterrement de son papa, qui était membre d'une chorale et féru de musique, A♀ et sa famille ont confectionné une « *playlist* » composée de « *morceaux choisis vraiment avec attention, même pas [seulement] quel morceau mais quelle version de quelle époque [...] y avait pas le temps [au funérarium], y avait vraiment des gens avant et après [à cause des règles covid] [...], ils savaient pas qu'ils avaient affaire à une famille de musiciens donc ils se sont mis à parler comme si c'était une bande son alors que non, c'était peut-être la chose la plus personnelle qu'on ait pu amener.* » A l'église, ils prévoient de « *faire un chant [...] et y a eu beaucoup de musiques, la famille qui jouait de l'orgue, la chorale qui chantait dehors* ». Durant l'entretien, sans spécifiquement parler de son papa, elle exprime que, pour se relier aux absents, on peut faire une « *méditation [...] chanter ou [...] faire une balade en pensant à [l'autre]* ». De manière collective ou individuelle, entonner ou écouter des airs qui font penser au défunt semble être catalyseur de lien avec ce dernier. ²⁾ De son côté, B♀ raconte qu'au funérarium : « *on s'est rassemblé autour de G♀, on a chanté [silence] des chansons de femmes ; c'était une féministe aussi G♀ [silence] C'était vraiment [silence ému] voilà.* » Suite à cela, un « *festival* » a été organisé dans le jardin familial, où les amis de G♀ ont fait venir une chanteuse que la jeune fille appréciait beaucoup. « *Et elle a chanté, elle a joué de l'accordéon, et puis on a tous regardé le coucher de soleil en écoutant de la musique ; [voix qui tremble :] ça, c'est des moments forts aussi, hein.* » ³⁾ D♂, quant à lui, explique que, durant la cérémonie funéraire « *y a eu une diffusion de musique, de toutes les musiques qu'elle [son épouse] aimait* ».

D'autre part, il y a (2) les **actions nouvelles**. Celles-ci relient à l'autre sans pour autant être inspirées de ses agissements.

(a) **Ecouter – et chanter – des morceaux de musique, choisis sans référence aux goûts musicaux du défunt**, semble également participer de l'élaboration des liens perpétuels. ¹⁾ A♀ raconte que, à l'enterrement de son papa, « *y'a des gens qui venaient jouer de la musique, c'était vraiment très spécial, et c'était très, très beau [...] je n'ai jamais été dans un état comme ça de ma vie [...] [parlant du décès de son papa :] je sentais que ça remontait et j'avais mal partout comme*

si on m'avait boxé tout mon corps [...] on était porté un peu, c'était assez, c'était assez magique ». Et plus tard, elle précise : « *on a fait un feu et on a chanté pour mon papa* ». Ce 'pour' semble indiquer qu'un lien est entretenu, au-delà de la mort. ²⁾ Pour l'enterrement de sa fille, B♀ a invité « *les gens à venir [...] avec leurs instruments de musique [...], on s'est mis autour de G♀, on a chanté. Ah, on a passé ce temps de [...] recueillement [...], pas que de recueillement : quelque chose de vivant ! [...] L'envie c'était de faire quelque chose de vivant [...], insuffler quelque chose de la vie, de la vie de G♀, en fait. [...] Deux amis ont pris leur guitare [...], et on a chanté avec eux. C'est quelque chose, moi, que je trouve tellement, chanter, c'est quelque chose de très fort, je trouve.* » Chanter semble permettre une forme de reliance avec sa fille, tout en maintenant un réel ancrage dans la vie.

(b) Se rendre dans la nature semble également participer de la construction des liens perpétuels.

¹⁾ B♀ raconte que deux amis de sa fille, qui ont participé à la confection des bâtons du souvenir – évoqués plus haut – sont allés planter ces objets symboliques, l'un « *dans la montagne* », l'autre « *dans la forêt, pas loin de chez elle* ». Elle-même décide de planter une plume « *en haut des sommets et des paysages superbes qu'on a vus* ». Les objets symboliques – qui pourraient être exposés chez soi ou gardés précieusement dans un tiroir – sont donc emmenés dans la nature. Et B♀ ajoute « *[ce] que je trouve beau dans la nature [...], je viens le lui apporter [en le déposant près de sa photo]* ». ²⁾ A♀ dit : « *je pense que la nature [...], même si c'était juste en allant un petit peu au fond du jardin ou en allant [...] faire un tout petit tour [...] m'a fait énormément de bien [...], j'étais très touchée par la beauté [...], pas des grandes choses mais juste le vent dans les arbres [...], ou faire un feu et tout, les éléments, d'aller me mettre dans l'eau froide, des choses [...] vraiment très primitives* ». Elle met ce propos en contraste avec la crémation, dans un lieu « *violent [...] d'inhumanité* » qui ne ressemblait pas du tout à son papa. Elle semble donc se sentir davantage reliée à lui en pleine nature. D'ailleurs, elle ira enterrer « *l'urne [...] dans un endroit super beau dans la nature, avec mes frères et ma maman [...], c'était [...] fort de 'nous-mêmes' creuser le trou* ». Elle dit aussi : « *d'être en chemin et de marcher, ça fait du bien, c'est comme un grand nettoyage, comme ça, à l'intérieur* », ce qui reflète probablement davantage son processus de deuil que l'élaboration de liens perpétuels, mais qui laisse penser, néanmoins, que la nature a quelque chose de 'reliant' pour elle – comme si, de la nature, émanait une force qui relie à soi, à l'autre, au tout Autre.

(c) Aller sur la tombe du défunt participe manifestement de la consolidation des liens perpétuels. En effet, ¹⁾ à propos des rites mis en place de façon plus individuelle, C♀ relate : « *Bon, avec les années, c'est vrai que j'allais plus tellement au cimetière voir ma mère [décédée 17 ans plus tôt]. Mais, depuis que mes deux parents y sont, j'y vais quasi chaque mois, au minimum.* » ²⁾ De son côté, A♀ raconte que, durant l'été 2021, sa mère a réuni sa famille en souvenir de son papa. Après un cercle de parole, ils ont mis de la musique et elle précise : « *ça,*

c'était un grand moment ; après, on est allé se balader, on est passé par l'endroit où est enterré mon papa. Et souvent, quand même [...], on part en balade et on passe par l'endroit. » Elle décrit ces moments comme très « *signifiant[s]* ». ³⁾ B♀, quant à elle, explique : « *notre idée [...], c'est d'enterrer les cendres de G♀ dans le jardin, [...] [les] mettre sous un buisson fleuri [...], ce buisson est là [elle montre le lieu dans le jardin]* ». La cérémonie funéraire est l'occasion pour les proches de « *[venir] près de G♀ [...], s'asseoir dans l'herbe [...] [et] G♀ était parmi nous.* » Elle précise encore, à propos des bâtons de deuil, créés lors du premier anniversaire du décès de sa fille, qu'« *il y en a qui ont déposé leur bâton près du buisson de G♀ [elle pivote sur sa chaise pour regarder dans le jardin], y en a qui sont encore là d'ailleurs* ». Sépulture classique ou lieu-dit de dispersion des cendres, ces endroits sont chargés symboliquement et s'y rendre paraît être vecteur de lien entre les vivants et les morts.

(d) Ecrire semble également permettre une accroche avec le défunt. ¹⁾ Pour les funérailles de sa fille, B♀ a préparé un texte : « *Moi, mon texte [silence], vous avez envie de le, que je vous le partage ? [Très long silence et puis elle reprend, la voix très émue :] Mais, ça, je vais vous laisser le lire, si vous voulez bien.* » Plus tard, B♀ a « *fait un peu d'art thérapie* », elle relate une « *séquence où la proposition était [entre autres] [...] d'écrire [...] Et donc j'avais écrit un mot [...] des dizaines de fois, jusqu'à ce qu'il soit illisible [...] Je suis sortie de cette séquence avec quelque chose de [elle souffle vivement], j'avais déposé quelque chose d'important, ce qui m'a redonné aussi un peu de verticalité, parce que la souffrance et la désespérance ont tendance à m'enrouler sur moi-même [...] ; retrouver quelque chose qui donne un axe [...] vers le haut. [...] [Ce mot écrit, c'était] 'liberté', notre mot à G♀ et moi, oui.* » Liberté, un mot qui la relie à ce qu'il y a plus haut et à sa fille. ²⁾ A♀ présente « *l'écriture du texte que j'allais lire à la cérémonie* » comme un rite « *individuel qui m'a fait énormément de bien ; du coup, j'y pensais pendant plusieurs jours et y avait des choses qui venaient.* » Plus tard, elle énonce : « *textes de chansons [...], poèmes [...], textes très anciens auxquels je colle tellement, comme si c'étaient mes mots [...] ça, j'ai un carnet dans lequel j'ai écrit donc plein, plein, plein de choses et ça m'a vraiment portée beaucoup [...], c'est comme si ce que je vivais, y en avait d'autres qui l'avaient déjà vécu avant moi. [...] Et, quand c'est tellement proche, moi je trouve ça très, très fort quoi. [...] Parce que l'année passée, y avait, comme ça, ce, ce, ce mur entre les vivants et les morts : ils étaient devenus moins, moins séparés quoi.* » L'écriture paraît, ici, rassembler – relier – les survivants et les défunts.

(e) Lire – et parfois relire – des mots écrits par les proches peut participer aussi de l'élaboration des liens perpétuels. ¹⁾ Certains s'y attèlent avec beaucoup d'émotions, comme D♂ : « *Ce qui était plus dur [...] c'était [...] les messages par mail [...] qui traduisaient toutes les relations qu'ils avaient eues avec, avec I♀ [...] Je crois que ça, effectivement, ça sort davantage dans un mail de personne à personne que si vous êtes à cent dans une salle, à manger un morceau de*

gâteau et à boire une tasse de café » – ce qui aurait eu lieu, hors contexte covid. « *Il faut lire et puis [...] on discute pas, quoi. [...] [Ces messages], ça, c'est ce qui me faisait le plus, le plus, repenser à, à, à mon épouse, effectivement. Où on voyait des gens qui, qui tenaient vraiment à elle [...], ça, c'est vraiment, c'est des choses qui m'ont fait pleurer, plusieurs fois, quoi [...], c'était le plus émouvant finalement.* » Plus loin dans l'entretien, il revient sur cet épisode : « *La période la plus difficile pour moi, c'était le, la prise de connaissance de tous ces mails [...] qui exprimaient toute sorte de sentiments.* » Il ajoute qu'organiser un rite postposé viendrait « *raviver quelque chose chez moi qui serait un peu difficile, quoi* ». En ces termes, D♂ exprime sa difficulté face aux propos qui rappellent son épouse, il a néanmoins lu tous ces messages et, malgré les émotions apparemment désagréables générées par cette lecture, celle-ci semble avoir participé de sa remémoration de certains souvenirs. Peut-être a-t-elle, de cette façon, contribué à façonner le lien perpétuel existant entre lui et son épouse. ²⁾ D'autres lisent et relisent ces courriers, comme A♀ qui raconte : « *On a reçu beaucoup, beaucoup de cartes [et de mails], et ça m'arrive de les relire [...], de relire, de sentir beaucoup de tendresse. Quand je repense à ça, je suis même fière et je me dis : 'Waouh !', c'est très grand ce qui s'est passé à ce moment-là [...] Ma maman a fait un carnet avec tous les témoignages qu'on a reçus, et relire 'ça' me replonge, c'est toujours une grande consolation [...], quelque chose vers lequel je pouvais revenir et sentir, comme ça, tout l'amour.* » Lire les témoignages qui évoquent son père console manifestement A♀ et participe probablement du développement de son lien à ce dernier.

L'expérience d'une PRÉSENCE

Les participants expriment avoir ressenti, dans certains contextes, la présence de leur proche défunt. Ces expériences singulières nourrissent fort probablement les liens perpétuels.

D'abord, il y a (1) les **expériences de présence qui surviennent sans signe précurseur**.

(a) B♀ raconte que, lors de la cérémonie funéraire, amis et parents étaient rassemblés au jardin, assis dans l'herbe, et elle ajoute : « *G♀ était parmi nous* ». A la date de l'anniversaire de sa fille, elle a réuni un petit comité dans son jardin, ils ont regardé le coucher de soleil et B♀ précise que « *G♀ était là* ». elle décrit cela comme « *quelque chose, peut-être, alors, pour moi, de mystique, je ne sais pas.* » Et elle précise qu'elle ressentait également « *une espèce de besoin aussi d'être en communion avec elle [...], je sais pas comment dire ça. Mais oui, voilà. [Silence]* ». Pour l'anniversaire du décès de G♀, B♀ réunit à nouveau sa famille et les amis de sa fille et explique que, dans ces moments spécifiques, « *on pense à G♀ et G♀ est parmi nous* ».

(b) Durant la veillée funéraire, A♀ raconte que « *la vie n'a jamais été aussi intense, je la sentais dans tout mon corps et j'étais uniquement dans le présent [...] impossible de penser à ma vie d'avant, impossible de penser même à une semaine plus tard, et puis sentir aussi mon papa très présent, pouvoir encore lui parler [...] ça a aidé que mon papa [décédé] soit là [...] c'était*

tellement présent [...] y avait une certaine atmosphère ». (c) Relatant ses souvenirs de la fin de la vie de son épouse, D♂ confie : « C'est des choses qui me reviennent aussi en mémoire. Et voilà. Mais bon [il réfléchit], elle reste bien présente mais, mais, mais, mais pas au point de me paralyser, de, d'être dans le regret éternel [...] parce qu'il faut vivre [...] mais [...] d'une certaine façon, je vis aussi avec le souvenir de I♀ » (d) Suite au décès de sa compagne, E♂ parle d'écrire « une nouvelle histoire [...] en, oui, en, oui [il réfléchit longuement], en fait, [pleurs et longs silences], en fait, elle est toujours présente [...] il reste [...] une présence [long silence et pleurs] » De surcroît, en évoquant les moments où il se retrouve à effectuer de petits calculs rapides au quotidien, il dit se souvenir des leçons de mathématiques que donnait sa compagne : « souvent, ça me revient [...], [voix qui tremble et pleurs :] elle vit quelque part, loin derrière ».

Ensuite, il y a (2) les **expériences de présence qui surviennent à la suite de l'apparition de signes**. Par exemple, B♀ raconte ses premières vacances après le décès de sa fille : « On est parti [...] dans les montagnes, et notre voiture était sur un parking [...] et y a un oiseau qui est venu se poser sur la portière [...] et il est resté. Je, je me suis approchée de lui et, aussi, je dis : 'Mais qu'est-ce que tu viens me dire toi ?' Bah voilà [...], c'est une période pendant laquelle il y a eu des lucioles, à un moment donné, or j'en ai jamais vues ici, mais là, il y en a eu. Ben, tous des signes qui font penser à [elle réfléchit] [...], comme si c'était des signes de G♀, voilà. »

Enfin, il y a (3) les **expériences de présence qui se manifestent par l'intermédiaire d'autres personnes**. D'une part, (a) C♀ raconte : « Là, je suis sûre que c'est un signe mais, en fait, mon frère a eu un bébé [elle sourit en parlant], [...] c'est un petit garçon. Et donc j'avoue qu'aussi, à chaque fois que je vois mon frère avec son fils, il se comporte comme mon père à l'époque, donc il y a toujours ce truc un peu [elle réfléchit rapidement] : [...] à travers mon, mon frère, je vois mon père. » D'autre part, (b) E♂ explique que les attitudes de sa nouvelle compagne lui rappellent parfois, frontalement, celles de J♀ : « A un moment donné, elle parlait de 'A quoi ça sert encore de vivre [...] ?' Et donc là, j'ai entendu le discours d'il y a quelques années [...], ça a été très compliqué [...] les moments de, je dirais, de, de 'résurgences de J♀.' [...] Quand je suis devant le cas [lire : devant K♀ qui évoque des idées suicidaires], c'est pas facile, ça revient quoi. »

Expériences directes d'une présence et ressentis particuliers à la suite de l'observation de signes – oiseau, luciole, visage et comportement similaires à ceux de la personne défunte – constituent des 'instants de connexion' plus ou moins agréables qui, fort certainement, participent de la construction des liens perpétuels.

L'élaboration d'un RÉCIT NARRATIF sur la personne défunte

Les survivants semblent, chacun à leur manière, créer et nourrir un récit sur l'existence du défunt. Celui-ci est dynamique, il évolue au gré des rencontres, des conversations. Il module – et est modulé en retour par – l'élaboration progressive du lien perpétuel. Il constitue un processus individuel et collectif puisqu'il est conçu dans le chef du survivant et qu'il est enrichi et partagé avec l'entourage, dans une dialectique narrative qui donne sens à l'existence pré- et post-mortem de la personne décédée – les récits individuel et collectif se nourrissent mutuellement, sont en dialogue. La construction de ce récit contribue à façonner le lien qui unit les vivants et les morts. Six caractéristiques de ces récits ont été identifiées dans les entretiens.

(1) Ceux-ci mettent en évidence qu'un **lien particulier – au sens d'une relation 'spéciale'** – unit le défunt au survivant : une relation singulièrement privilégiée dans le vécu des deux protagonistes, qui se sentaient davantage connectés entre eux qu'avec les autres membres de leur entourage. Par exemple, (a) C♀ déclare : « *J'étais vraiment le stéréotype de la fille à papa, mais, évidemment, suite au décès de notre maman, [...] c'est un autre type de relation qui se crée, et qui se crée encore plus fort ; [...] enfin, on était vraiment, comme on dit, 'cul et chemise', [...] quand je partais en vacances, en fait, il m'appelait tous les jours* ». Et, plus tard, elle met en lumière un élément qui les lie, en disant : « *on avait un humour assez noir, lui et moi* ». (b) D♂, quant à lui, dit : « *On, on, on, on était peut-être un peu plus fusionné, on n'avait pas un grand cercle d'amis.* » Il ajoute : « *Je suis plus un solitaire et elle, elle l'était un peu aussi [...] Y a des gens qui ont toujours besoin d'être avec d'autres qu'avec leur partenaire, [...] c'était pas notre cas, quoi, hein. [...] On était fort fusionnel, donc on décidait souvent, de, de, de commun accord, de, de, de, de plein de choses, quoi que ce soit, la couleur de la peinture des murs, ou la gravure à y accrocher, ce qu'on allait faire à manger le soir, etc. [...] Je n'ai pas de proche qui puisse remplacer cette relation-là. [...] On était plutôt un couple fusionnel, pas nécessairement fermé aux autres, mais on était plus, j'en sais rien moi. Quand on partait en vacances, on partait toujours à deux [...] Y a des gens qui doivent partir avec toute une tribu [...], sinon ils se sentent pas bien. Nous, on partait à deux. [...] C'est une façon de vivre, quoi, hein.* » (c) B♀ décrit, en ces mots, sa relation avec sa fille : « *On était en contact très, très proche [...], on avait une relation très proche. [...] Quand G♀ n'allait pas bien, c'est, c'est chez moi qu'elle venait.* » Plus tard, elle précise : « *Elle est un peu comme je suis : une chipoteuse. Moi, je m'appelle une chipoteuse, c'est à dire que j'aime bien faire [...] un peu de couture ou [...] de la pâte à papier, ou [...] n'importe quoi, mais j'aime bien. Elle, elle avait ça aussi, on aime bien chipoter.* » (d) E♂ explique que sa compagne lui ressemblait beaucoup. D'une part, ils étaient, tous deux, férus de randonnées : « *On faisait énormément de randonnées [...] on était fort [il réfléchit], voilà, on avait envie de faire ce genre de truc.* » D'autre part, il exprime qu'ils étaient tous deux « *haut potentiel* » et que, par conséquent, ils avaient « *une*

manière de penser, qui se connectait très vite » et qui explique que « *la relation était à ce niveau de force* ». « *Deux mots et on était lancé : on fonctionnait de la même manière [...]* » A propos de la démarche intellectuelle qui permet le codage informatique – cœur de son métier –, il dit : « *Avec J♀, [...] ces abstractions, on les, ‘Tac !’, on les captait en même temps [...] c’était immédiat et ça, c’était [...] une partie de ce qui a fait qu’on a été très, très accroché l’un à l’autre : [...] cette manière de, de fonctionner.* » Par ailleurs, du vivant de J♀, ils ont été séparés plusieurs fois, sur de longues périodes, et E♂ avait songé à rencontrer d’autres femmes. Mais, il n’y parvenait pas facilement car, dit-il : « *Il y avait J♀ derrière moi [...] j’avais la sensation de la trahir quelque part [...] je me sentais pas tout à fait libre dans ma tête.* » Même loin, il la sent proche de lui ; il semble pris dans une relation qui dépasse le fait de n’être plus en couple et d’être séparés géographiquement. Il précise : « *C’est une relation intense, pas facile parce qu’elle a rompu quatre fois, mais, chaque fois, ça, ça revenait.* » Il ajoute encore : « *Ça a été ma plus belle relation. Moi, j’ai été marié 13 ans, puis, je, quelques relations [...] mais jamais [...] c’était, là, c’était vraiment quelque chose qui m’a marqué, qui m’a changé. Ça a été ma relation la plus, la plus solide, à tout point de vue [...] On ne guérit pas d’une relation aussi forte. J’ai de nouveau une très bonne relation maintenant avec K♀ [sa nouvelle compagne], mais, c’est, je sais pas, c’est, y a pas ‘quelque chose en plus’, que, que j’ai pas retrouvé, ou que je retrouverai peut-être jamais, mais je l’ai vécu, c’est déjà pas mal.* » (e) Enfin, A♀ raconte : « *Moi, j’avais une très grande relation avec mon papa [...] J’ai trois frères, je suis la seule fille [...] Moi, il m’appelait toujours la ‘préférée de ses filles’ [rires] [...], j’étais sa seule fille, c’était quand même une relation un peu spéciale.* »

(2) Ces récits **investiguent les raisons d’agir** du défunt, cherchent des **explications à ses attitudes qui s’écarterent de la norme** – particulièrement dans le cas des suicides. (a) A♀ énonce : « *Mais il avait une grande, grande souffrance à l’intérieur, depuis peut-être toute sa vie en fait, et c’est comme si ça avait eu raison de lui. [...] Le suicide, c’est tellement énorme, que on cherche des explications et là [...], on s’est rendu compte que y avait vraiment [...] un puits de souffrance quoi.* » (b) Évoquant la souffrance de sa compagne – liée à ses affects anxio-dépressifs – E♂ déclare : « *Elle mettait toujours un, un espoir [il insiste sur ce mot :] immense dans le traitement suivant qu’on lui proposait. C’était, enfin, celui qui allait la, la libérer. Et, et ben non, c’est chaque fois, et c’est une personne très dynamique et, au fur et à mesure, je l’ai vue devenir une épave. C’était [il réfléchit] [...] C’est pas un suicide que c’est, c’est une euthanasie, une auto-euthanasie.* » Il explique donc le geste ultime de J♀ en l’interprétant comme une décision réfléchie – presque médicale – liée à un accès trop grand de désespoir. (c) B♀ explique les « *cinq tentatives de suicide* » de sa fille par « *cette grosse dépression* ». Elle ajoute que G♀ « *avait une vie très profonde* » mais qu’elle avait « *des difficultés à s’adapter à la vie sociale normale* », « *elle était vraiment emmurée, et avec ces traitements [...], ça ne l’a*

vraiment pas aidée, au contraire [...] le traitement, ça marque physiquement aussi, et pour une jeune femme, voir qu'elle grossit, qu'elle commence à avoir des traits, c'est très compliqué. » B♀ met en lumière que sa fille était très exigeante vis-à-vis d'elle-même concernant ses études supérieures et que cela a généré beaucoup de « crainte » et d'« angoisse » dans son chef : elle voulait « montrer qu'elle peut apporter quelque chose, qu'elle peut avoir une place, qu'elle peut aboutir à quelque chose de reconnu dans la société ». Avec l'arrivée du travail de fin d'études, « l'angoisse a commencé à augmenter, elle a un peu chipoté avec ses médicaments [...], parfois, elle s'envoyait double ou triple dose d'anxiolytiques pour pouvoir aller jusqu'aux cours [...] elle n'a pas expliqué à ses enseignants ce qui se passait pour elle, je pense aussi que les liens ne se sont pas faits [...] elle a essayé de contacter sa psychiatre, mais bon, c'est toujours compliqué, hein, on sait pas la voir en direct [...] [jusqu'à ce] mercredi après-midi [où] elle est allée dans ce champ, et, dans la nuit, elle est, elle est morte. Elle s'est donné la mort. » A propos de ce besoin d'explications, elle dit encore : « On a le besoin de, de refaire le, ce qui s'est passé les jours qui ont précédé son, son geste. C'est comme une nécessité. Et je sais qu'on ne saura jamais tout ce qui s'est passé pour elle. On ne rentrera pas dans sa tête, hein. Mais ce qu'on peut savoir, on veut le savoir. » (d) Dans un tout autre registre, D♂ explique que son épouse a préféré les soins palliatifs hospitaliers que le lit médicalisé à domicile. C'était Noël et elle pouvait donc choisir de rester chez elle, auprès de lui, mais elle a refusé. Cela pourrait surprendre mais D♂ explique ce choix : « Elle se sentait pas vraiment en sécurité, parce qu'elle dit : 'Si y a quelque chose, je peux pas sonner'. Y avait un médecin [...] qui devait la suivre mais il était parti en vacances. Celui qui devait le remplacer n'était pas encore là. Donc c'était compliqué. » (e) Enfin, C♀ cherche des explications à l'alcoolisme de son papa – qui a généré la cirrhose dont il est finalement décédé. C'était « un papa solo, et il s'est jamais, jamais remis du décès de notre maman, c'était vraiment comme un conte de fée, l'amour de sa vie [...] donc ces 15 dernières années, ben, au fur et à mesure, il s'est enterré dans une dépression de laquelle il s'est jamais vraiment remis. Ajouté à ça la gestion de deux enfants de bas âge et un boulot hyper prenant, ben, c'est vrai qu'il a, qu'il buvait beaucoup, donc il y avait déjà ça, de base. Mais, ensuite, est arrivée la crise du Covid et où je suis sûre, quasi certaine qui, qui a aussi joué son rôle dans le sens où, à partir du confinement, ben, il est resté tout le temps à la maison, sans voir personne. Et je crois que ça a juste enfoncé encore plus sa dépression et son alcoolisme. » Plus tard dans l'entretien, elle répète ces informations une seconde fois.

(3) Quand des données sont manquantes pour construire le récit, les personnes semblent enclines à élaborer des **interprétations empathiques** – voire compatissantes – des situations évoquées. (a) A♀ raconte : « il ne nous a pas beaucoup parlé de son enfance, mais je pense que ce n'était pas, pas tout rose ». (b) B♀ décrit sa fille G♀ comme étant « pleine de fantaisie, de

goût de liberté [...], très spirituelle [...], en formation [...] de shiatsu, elle avait envie [...] d'apprendre [...], elle méditait aussi » et elle ajoute « elle a décompensé, elle est tombée dans un trou, je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, mais donc voilà, où [inspiration forte] l'angoisse a surmonté tout et elle n'a plus réussi vraiment, à mon avis, à remonter de là [long silence]. Voilà. » Elle évoque encore les difficultés des cours en distanciel, en temps de crise covid, et l'automédication de sa fille à ce moment-là : « c'était compliqué, mais G♀ a continué, elle a tenu, vraiment ». Plus loin, elle raconte : « Une semaine ou deux avant son décès, elle a coupé ses dreadlocks, ah, et je sais pas pourquoi. Moi, j'avais senti ça comme, comme si c'était une partie de ses problèmes qu'elle coupait et qu'elle enlevait. »

(4) Ces **récits** se veulent **valides** : trois éléments montrent que les personnes cherchent à ce que l'**histoire** élaborée soit **vraie, sincère, objective**.

(a) Il semble important qu'il n'y ait **pas de faux-semblant** ou de bienséance condescendante autour de ce qui touche au défunt. Il s'agit d'éviter le piège des cérémonies traditionnelles où l'existence de la personne décédée se trouve lissée, polie, enjolivée. Dans cette optique, ¹⁾ B♀ oppose par un « mais » les célébrations habituelles de la volonté familiale de raconter les ressentis, sans détour : « Là, c'est une cérémonie un peu plus classique, on va dire, hein, mais avec, voilà, chacun qui, qui exprimait ce qu'il avait envie d'exprimer pour G♀ Moi, mon texte [long silence] [...] ». ²⁾ D♂ refuse le « discours type », « trop figé », « trop officiel » et « commun » qu'on entend aux enterrements, il leur préfère une évocation sincère : « évoquer mon épouse, un peu ce qu'elle a fait, etc. ; ce qui a permis aux gens de, un peu découvrir des aspects qu'ils ne connaissaient pas ». ³⁾ A♀ raconte : « Mes oncles [...] avaient amené de la bière et d'autres [...] venaient prier : c'est juste parce que c'était ce qui, pour eux, était 'le plus aligné'. Et, en fait, ça, c'est comme si je supportais aucun mensonge autour de ce moment-là. C'est comme si je supportais que la vérité. C'est comme si y avait quelque chose de 'cash' aussi, où j'étais très, très claire, même si j'étais dans un brouillard total, mais, en même temps, pas tant que ça [...] et cette chose de ne supporter que la vérité comme ça [...], j'avais senti ça très fort. »

(b) Le récit narratif doit également être **nuancé**, contenir des informations balancées, équilibrées – positives et négatives. B♀ dit : « Et ses angoisses se sont [...] accélérées ces dernières années » et elle ajoute immédiatement : « Et c'était aussi une jeune femme pleine de [...] fantaisie, [...] liberté » qui avait une grande « envie d'apprendre » et une « vie très profonde ». Evoquant son changement d'orientation – études de logopédie arrêtées pour commencer une formation d'aide familiale –, elle dit : « Là, on descend un peu au niveau des, des compétences intellectuelles, on va dire, mais on est toujours dans cette idée d'aller donner quelque chose aux autres, hein. », plaçant, à nouveau, face à face, une difficulté et une force de

G♀. Dans un même propos, elle relie également son « suicide » et ses « démons » à ses « mains en or », à « quelque chose qu'elle avait en elle de fantastique », à « toutes ses potentialités ».

(c) La validation du récit par autrui semble également essentielle. Les autres contribuent à l'élaboration narrative et ils sont souvent cités comme témoins de la sincérité des propos tenus.

¹⁾ A♀ raconte les conversations autour de la dépouille de son père, en ces termes : « Ça montre toutes les facettes de mon papa aussi. Et y en a beaucoup qui ressortaient des histoires. [...] C'est des gens qui venaient, puis qui disaient : 'Oui, moi, la dernière fois que je l'ai vu, on a eu cette conversation. Là, il m'a dit ça et ça. D'ailleurs, il m'a donné ça et y a ça qui m'a fait réfléchir et...' Et beaucoup de gens qui disaient : 'Moi, je le connais depuis 25 ans et d'ailleurs...' c'était très, très, très riche en récits. » Plus tard, en parlant de la cérémonie funéraire, elle dit : « Les témoignages étaient super beaux [...] et reconnaissables. Je pense que ça a fait du bien, de reconnaître, à travers les discours, de reconnaître mon papa. [...] Maman a fait un carnet avec tous les témoignages qu'on a reçus. » ²⁾ À propos d'une expérience vécue aux côtés de sa compagne, E♂ déclare : « Elle m'a forcé, moi, à, à changer dans, dans ma manière d'être, etc. Et, et quelque part, je le faisais pour elle, et pour moi aussi. » et il ajoute, comme pour valider son propos : « Et, et beaucoup de gens me disaient : 'Ben, depuis que t'es avec J♀, t'es vachement plus fréquentable.' » Plus tard, il exprime son souhait de « terminer l'histoire, [...] parler aussi de [...] la période où elle était fort malade. Parce qu'elle était soutenue, [...] dans ses amis, il y en a qui ont été très proches, très présents. [...] Et je me dis que je vais peut-être échanger avec eux, et, peut-être parfois mieux comprendre, mieux sentir ce qu'elle a été, enfin [...] peut-être un peu mieux savoir ce qu'ont été les 3 ans [où nous étions séparés]. Un peu par les autres. » ³⁾ De son côté, sur un ton énergique et ému, B♀ confie : « C'est une jeune femme aussi qui avait beaucoup de – et ça, on s'en est rendu compte vraiment après le décès de G♀ – beaucoup d'aura sur ses amis. Beaucoup de jeunes ont témoigné du fait qu'elle avait vraiment rayonné quelque chose autour d'elle. Voilà. Donc, c'est pas, il y a tellement de choses à dire, hein, [voix tremblante] mais c'était une belle personne. [...] Pendant les premiers, les premiers temps après son décès, je ne pouvais plus sortir de cette idée de la souffrance de ma fille. Et en fait, d'avoir des témoignages comme ça, rapporte aussi tout le côté lumineux [silence] qui existe. » Par ailleurs, dans l'objectif de comprendre exactement les événements déclencheurs du suicide de G♀, B♀ explique avoir « épluché tout son GSM », à la recherche de messages et de témoignages sur ses derniers jours. De surcroît, se voyant refuser l'accès aux résultats scolaires de sa fille, B♀ a introduit une procédure, avec « avocat », pour « avoir accès aux résultats de G♀ et savoir si elle a reçu ce mail » parce que, dit-elle : « On a besoin de comprendre. » – il est important de préciser que G♀ a reçu ces notes d'examens juste avant de se donner la mort. De cette manière, B♀ souhaite étayer un récit narratif 'probable' par des informations exactes communiquées par autrui – ici, les instances scolaires. ⁴⁾ C♀ parle

de son père comme de « *quelqu'un d'hyper apprécié [...] assez connu dans sa profession [...] vraiment très apprécié dans son entourage* » et, évoquant l'idée d'un rite funéraire postposé, elle dit que ça lui ferait plaisir « *d'entendre plein de monde que je connaisse, ou que je connaisse pas, rendre hommage à mon père [...] j'aimerais [...] [leur] laisser autant la parole [...] [qu'ils] le souhaitent* ». Elle semble donc en quête d'informations qui puissent venir nourrir ou soutenir le récit et la représentation qu'elle a façonnés à propos de son père.⁵⁾ D♂ dit de son épouse qu'elle était « *fort appréciée, parce qu'elle savait bien coacher les gens [...], [...] – elle était directeur médical – sans obliger les gens [...], avec beaucoup de tact* » et il soutient ce propos en précisant que I♀ « *s'était fait beaucoup de relations et beaucoup de personnes [m'ont fait signe parce qu'elles] voulaient lui rendre un dernier hommage* ». Ces quelques extraits montrent que les participants insistent sur la place importante des témoignages des proches qui confirment ou complètent leurs dires et leurs idées sur la personne défunte. Ils sont plusieurs à les regrouper sous l'expression « *beaucoup de gens* », indiquant, manifestement, que le récit sera d'autant plus valide si les témoins sont nombreux à le corroborer.

(5) Ces récits sont l'**occasion de réflexions existentielles** pour leurs narrateurs. (a) D♂, racontant les derniers jours de I♀ à l'hôpital, développe une réflexion sur la manière d'être en lien avec une personne en fin de vie : « *J'aurais pu être plus, plus attentif à elle [...] On se braque parfois pour des petits comportements comme ça, qui, où on comprend pas bien la situation de l'autre [...], [par exemple,] à la fin de sa vie, ben, c'est pas important de manger ce qu'on vous apporte sur votre plateau [...] alors que pour vous, tu, tu dois absolument manger, sinon [...] ça n'ira pas. [...] Ou elle aimait bien regarder sur l'ordinateur [...] et parfois ça marchait pas. Et bon, peut-être que j'aurais plus dû essayer de résoudre les problèmes. [...] Et la communication, à la fin, est un peu difficile, surtout avec la morphine. On est, à un certain moment, on ne savait plus très bien [...] Ce qu'elle disait n'avait plus beaucoup de sens, quoi, hein. Même le dernier jour, ça, c'était. Mais bon. Après, on dit des choses quand c'est, on ne sait pas revenir en arrière, hein.* » (b) Mêlant les larmes aux mots, B♀ mène une réflexion sur le rôle parental, la relation parent-enfant et le deuil d'un enfant décédé par suicide : « *Voilà, c'est très difficile parce que, en tant que mère, j'aurais voulu la sauver. Et il faut apprendre, aussi, à se dire que la vie de nos enfants ne nous appartient pas. Ben, moi, j'ai vraiment eu [inspiration profonde] la réalité qui me l'a montré en pleine figure, quoi. [...] Le deuil par suicide [...] nous remet, nous, en question. [...] Moi, je sais que ça me remet en question jusqu'à ma raison d'être. J'ai, alors, je suis une, [voix très émue] une personne, c'était mon rêve de devenir, de fonder une famille et d'avoir des enfants [larmes et silence], j'y ai vraiment mis tout mon cœur. Mais ça n'a pas suffi.* » (c) A♀ élabore une réflexion sur la nécessité d'être ancrée dans l'instant présent. Évoquant le moment du décès, elle

explique : « *C'est paradoxal parce que, en même temps, ça a été le traumatisme de ma vie et, en même temps, l'ouverture de ma vie. Parce que la vie n'a jamais été aussi intense, je la sentais dans tout mon corps et j'étais uniquement dans le présent, présent, présent, présent. [...] J'avais l'impression de toucher quelque chose d'essentiel.* »

(6) Le contenu de ces récits se prolonge parfois après la mort : certains **imaginent la vie de leur proche après le décès**. (a) D'abord, C♀ dit de son papa décédé : « *Bon, allez, il est, enfin, il retrouve enfin la femme de sa vie.* » – son épouse, décédée 17 ans plus tôt. (b) Ensuite, B♀ parle de sa fille 'comme si' elle vivait encore : « *Être avec moi-même et avec la nature [...], c'est une espèce de nécessité qui est apparue beaucoup plus forte [...] avec la mort de G♀, [...] une espèce de nécessité [...] d'être plus en accord avec moi-même. Enfin, je sais pas comment, hein, mais, comme si, comme si je lui devais ça.* » (c) Enfin, D♂ réfléchit en attribuant des pensées et un statut particulier à son épouse défunte : « *Vis-à-vis de I♀, je, je pense que je ne lui serais pas, entre guillemets, infidèle, si je refaisais ma vie avec quelqu'un d'autre. Mais, il faut, il faut que ça vaille la peine. [...] Je ne cherche pas sur Internet à, à me faire des, des, des relations, je n'en ai pas, pas besoin. Si je rencontre quelqu'un avec qui je, j'ai beaucoup d'atomes crochus et que ça va bien, pourquoi pas ? Et je suis certain que, qu'elle, elle me désapprouverait pas.* »

Donc, à la suite du décès, un récit s'élabore, qui ⁽¹⁾ met en lumière le lien particulier qui unit la personne décédée au survivant narrateur, ⁽²⁾ tente d'expliquer les attitudes parfois surprenantes du défunt, ⁽³⁾ interprète de façon empathique les événements inexplicables, ⁽⁴⁾ vise la plus grande objectivité, ⁽⁵⁾ constitue un creuset de réflexions existentielles et ⁽⁶⁾ imagine la vie de la personne après son décès. Ce récit s'inscrit dans une histoire familiale et sociale plus large, il permet de façonner une représentation individuelle et collective du défunt. Et cette représentation colore, fort probablement, le lien perpétuel créé par le survivant. A propos du rôle fondamental de ces récits, A♀ dit encore : « *Aussi, [...] moi, c'est quelque chose qui me parle énormément les récits, les contes, les chants [...] Raconter, c'est très important pour moi. [...] En tant qu'être humain, [...] c'est comme si, [ces récits], c'étaient des fils qui viennent un peu faire des liens entre toutes les étoffes, c'est comme si ça ressert un petit peu.* »

La PAROLE dirigée vers une collectivité plus large

Il semble que les participants, chacun à leur façon, s'investissent dans la défense d'une cause qui, soit, ⁽¹⁾ touche à l'existence du défunt, voire prolonge un combat qui lui était cher – il s'agit de sensibiliser les auditeurs à une question sociétale liée à des agissements et décisions qu'ils estiment problématiques –, soit, ⁽²⁾ constitue un combat nouveau, non lié au vécu de la personne décédée, mais plutôt axé sur l'expérience de deuil du survivant – et donc son expérience d'élaboration de liens perpétuels. Dans de multiples cadres – entretiens liés à la recherche

académique, cercles de parole, consultations psychologiques, réunions entre amis, etc. –, la défense de ces causes semble étayer l'élaboration des liens perpétuels puisque chaque mot prononcé rappelle le défunt et que les forces déployées dans le combat ou la sensibilisation semblent participer de la consolidation de la relation nouvelle qui se construit avec ce dernier.

(1) D'une part, il y a la **parole qui défend une cause appartenant au défunt**, ou, du moins, une cause qui concerne l'expérience humaine de celui-ci.

(a) En premier lieu, les critiques formulées évoquent les **conséquences sociales des décisions gouvernementales liées à la pandémie**.¹⁾ C♀ raconte que la situation Covid a généré une fin de vie « *catastroph[iqu]e* » pour son père : « *Il devait aller [...] dans un centre de revalidation. Là, ça a été un autre bordel, parce que, [...] avec le Covid encore, il y avait plus de place à B. Donc, ça, ç'a aussi été tout un combat. Finalement, on lui a trouvé une place à C. [...] Et, au bout de 3 semaines, finalement, il est décédé là-bas d'une crise cardiaque. [...] Avec la deuxième vague, [...] ils sont passés à une personne, une fois par semaine, [...] ça a été une histoire compliquée, [...] mon frère et moi, on a attrapé le Covid, donc déjà, pendant 2 semaines, on n'a pas pu le voir du tout. Ensuite, à C., quand il est arrivé, ils l'ont isolé pendant une semaine. Parce que c'était un nouveau patient, qu'il fallait s'assurer qu'il, qu'il avait pas le Covid. [...] [Après quoi,] j'ai été le voir une fois, j'avais droit à 30 minutes de visite [...] La première chose qu'il a dite [...], c'est : 'Est-ce que je peux embrasser ma fille ?' Elle [l'infirmière] lui [...] a dit : 'Non.' Et donc, on avait droit à 30 minutes top chrono' [...] derrière une vitre, avec masque [...] J'entendais absolument rien à ce qu'il me racontait. Pendant 30 minutes, ça consistait à crier à travers une vitre, à lui dire : 'Papa, je comprends pas ce que tu me dis.' Et voilà, ça, c'était la dernière discussion avec mon père. Et, en fait, horrible hasard, mais, le lendemain, ils ont décidé que toutes les visites étaient interdites. Il a plus vu personne [...], je suis sûre qu'il est aussi mort de, de solitude. [...] La manière dont il s'est enfoncé dans sa dépression, la manière dont elle était traitée à l'hôpital. Oui, parce que même son hospitalisation-même s'est très mal passée, que ce soit avec les infirmiers, les médecins, à B., à C., c'était une catastrophe. Et puis, oui, la manière dont tout ça a été, a été géré, je, enfin, je reste convaincue [...] que, sans Covid, peut-être qu'il serait, il aurait été encore là, maintenant, actuellement. » Elle conclut l'entretien en disant : « *La vie, on n'en a qu'une donc [...] on ne peut pas laisser des familles, des enfants ne juste pas dire 'au revoir' dignement, à leurs [...] proches. [...] C'était des décisions compliquées à prendre, je le conçois. Mais, d'un autre côté, [...] quand on voit maintenant l'impact psychologique que ça a créé, finalement, [...] ça a créé beaucoup plus de dégâts que si on avait trouvé un compromis au moment T.* »²⁾ A♀ tient un discours assez similaire sur la fin de la vie de son papa : « *Quand il se sentait pas bien, et ça c'était au début du corona, [...] il a écrit que, déjà, il allait vraiment pas bien, mais que, là, il sentait que [...], le corona, ça serait le coup fatal quoi, que, le corona,**

ça allait le désarmer, [...] et ça ne m'étonne pas parce que lui, lui, ce qui le tenait encore, c'était ses activités professionnelles, où il est reconnu, [...] il était passionné par sa chorale et sa classe de piano. Et de pas savoir quand ça allait revenir, de devoir donner ses cours de piano en ligne, d'être isolé – parce qu'il était en séparation avec ma maman –, euh, ç'a été, euh, ouais, ouais, vraiment compliqué. Parce que, par exemple, il avait été à la clinique Z [...], pendant quelques semaines, il détestait donc il voulait absolument sortir au plus vite, mais il gardait contact [...] pour [...] des activités artistiques, [...] il allait et, ça, je pense que ça lui faisait beaucoup de bien. Puis, du jour au lendemain, ça s'est arrêté, [...] sans savoir quand ça allait revenir, et c'est sûr que ça, euh, moi, j'ai beaucoup de colère par rapport à ces mesures que je trouve complètement [elle cherche ses mots], parce que c'est pas à cause de ça que mon papa est mort, mais un petit peu aussi quand même. C'est peut-être gros de dire ça, mais ça l'a pas aidé en tout cas. » ³⁾ E♂ dit également : « Ma compagne est décédée [...] [au] tout début du confinement. Et un peu 'des suites' du confinement d'ailleurs. Parce qu'elle [...] souffrait d'une profonde dépression et elle devait subir [...] des traitements et [...] être hospitalisée, pendant une semaine, sans visite [vu les restrictions covid]. [...] De ce fait-là, elle a refusé le traitement. Et puis, de toute façon, le lendemain, on lui a annoncé que, le traitement, il se ferait pas, parce qu'il fallait libérer de la place, même en psychiatrie. » Ces trois participants ⁽¹⁾ dénoncent les mesures socio-sanitaires comme étant irrespectueuses des citoyens hospitalisés et de leurs proches, ⁽²⁾ affirment que celles-ci ont fragilisé des personnes déjà vulnérables sur le plan de la santé physique et mentale, et ⁽³⁾ n'excluent pas le fait que ces mesures aient pu accélérer, voire générer, le processus qui a mené au décès de leur proche. Ils semblent, tous trois, bien décidés à en témoigner. Et, par ce mouvement, ils renforcent leur lien avec ces personnes qui ont, en première ligne, souffert de ces décisions politiques et sanitaires.

(b) En second lieu, les participants dénoncent les **mauvaises conditions hospitalières** et critiquent **les pratiques médicales actuelles**. Par exemple, ¹⁾ D♂ parle des « chimiothérapies [de son épouse] à la clinique X, mais là, elle était très mal prise en charge ; c'est pas, c'est pas humain. Donc elle est passée à la clinique H, où elle a été très bien prise en charge. [...] A la clinique X, vous êtes un numéro là, [...] c'est pas humain du tout. Vous devez faire des files tout le temps [...], donc on doit faire des files d'un côté [...], et puis, après, après, encore, c'est, c'est vraiment, c'est, c'est pas humain. » ²⁾ C♀ exprime également sa colère vis-à-vis de l'organisation globale du système de santé belge : « Les conditions, dans les hôpitaux, se dégradent de plus en plus. [...] C'est hyper compliqué parce que, en même temps, je peux comprendre que la condition pour ces infirmiers, même les médecins, n'est pas évidente. Mais, à partir du moment où ça impacte la manière dont on s'occupe de, de notre père, j'avoue que, là, j'avais aucune pitié, [...] je suis vraiment hyper en colère [...] de la manière, [...] de certaines attitudes, de certaines choses qui s'sont passées sur place, c'est, ça pourrait vraiment

faire l'objet d'une, d'une étude à part [...] Par exemple, [...] un jour, mon père m'appelle à bout de force [...] pour me dire que il a super froid, que ça fait 6h qu'il attend une couverture. Ou ça, c'est hyper intime, mais [...] il savait pas se déplacer tout seul [...], il avait un lange. Et, quand il a commencé à aller mieux, il y a une nuit, mon père appelle l'infirmière parce qu'il veut aller aux toilettes. Et l'infirmière lui dit : 'Ah, mais non, je vais pas commencer à enlever [...], j'vais pas tout enlever maintenant juste pour aller aux toilettes, vous avez qu'à faire dans votre lange.' [...] Pendant toute son hospitalisation, j'ai pas eu l'impression, une seule fois, qu'un seul médecin ou une seule infirmière ait un peu de pitié, un peu d'empathie. [...] Y avait pas un hôpital pour en rattraper un autre. [...] il y a vraiment des dysfonctionnements dans les hôpitaux. »³⁾ B♀, quant à elle, dénonce le manque de déontologie de certains praticiens : « Le psychiatre [...] nous a vraiment pas aidés. [...] Dans l'aile psychiatrique de la clinique S., [...] elle s'est fait engueuler parce qu'elle marchait pieds nus [...], les angoisses la mettaient dans des états [...] très compliqués et [...], vu le taux d'angoisse et la médication, elle n'arrivait plus à, à parler. Elle avait été suivie par ce psychiatre avant ; elle avait été suivie par un psychologue aussi ; elle n'y croyait plus. Non. Plus à 'la parole'. Et donc le psychiatre de ce service, a dit : 'Ben, tant qu'elle ne parle pas, je ne sais pas l'aider.' Mais moi j'ai dit – je suis psychomotricienne [...] : 'Mais, est-ce que [...] ce serait pas bien de demander à quelqu'un de venir la masser un peu ?' 'Ah mais non, ça, on ne fait pas, c'est pas dans notre protocole.' Je dis : 'Mais peut-être, alors, vous pouvez demander à – il y a un hôpital généraliste à côté – à un kiné de venir la masser ?' 'Ah non, ça on peut pas faire non plus [...]' Alors je dis : 'Bah, alors, moi je la masserai quand je viendrai.' Il a dit 'Oh, oh, oh.' Il a raccroché et, dix minutes après, il a téléphoné à ma fille en lui demandant de venir dans son bureau et en lui demandant si elle trouvait ça normal qu'on se masse, entre soi, dans la famille. Enfin, voilà là donc. [...] [Et] quand elle est sortie, [...] pas un mot du médecin psychiatre, [...] pas d'accompagnement à domicile, rien. » Sur le psychiatre rencontré après la première tentative de suicide de sa fille, elle dit qu'il fait partie des personnes : « qu'on n'a pas senties à l'écoute de G♀ [...], je lui en veux énormément. Parce que je pense qu'il n'a pas pris ses responsabilités. Il proposait rien. [...] C'était 'parler' et 'les médicaments' et rien d'autre. Il [...] aurait [...] quand même dû mesurer la, la gravité de la situation et nous épauler, nous, en tant que, qu'entourage. [...] Je suis venue [quelques minutes à la fin de l'entretien avec G♀] et puis, je lui ai posé la question [...] : 'Mais donc, par rapport à l'hospitalisation ?' Il se retourne vers ma fille et dit : 'Donc là, par rapport à l'hospitalisation, vous en parlerez avec vos parents ?' Lui ne s'avance en rien. Je lui dis : 'Et par rapport à la médication ?' – puisqu'elle venait de faire une overdose de médicaments. Il se retourne, à nouveau, vers ma fille et il demande à ma fille : 'Ah oui, c'est vrai, les médicaments, est-ce que vous avez encore assez d'ordonnances ?' Moi, je me dis : 'Mais enfin !', hein, et puis voilà : 'Au revoir Madame, et ce sera 70€.' [B♀ mime qu'elle est

estomaquée :] Je l'ai vu, en tout et pour tout, sept minutes, et donc, je lui dis : 'Je suis désolée, j'avais déjà mis les 70€ pour la consultation de ma fille, je n'ai pas ça sur moi.' [...] Ah oui [...], je devais payer pour moi aussi parce que j'étais venue dix minutes dans son bureau. [...] J'ai vraiment un gros paquet par rapport à la santé mentale. [...] Il faut qu'il y ait des choses qui se sachent et qui continuent à évoluer. [...] Un jour, il faudra vraiment, je l'ai promis à G♀, il faudra que [...] je parle de ça [...] ou que j'écrive un article ou [...] Au-delà des protocoles et des études, il y a des gens, des cœurs qui battent. »⁴⁾ E♂ raconte le premier traitement en psychiatrie de sa compagne : « Là, elle s'est fait punir [il met l'accent sur ce mot]. Le matin, on l'a punie [il insiste à nouveau sur ce verbe, comme pour marquer l'aberration de cette action]. Elle a dû aller manger ses tartines toute seule parce qu'on lui a dit : 'Mais, enfin, vous avez tout pour être heureuse, vous n'avez pas à sangloter comme ça.' Punie. Aller manger ses tartines toute seule. Et, où, elle, plusieurs fois, on lui a fait des reproches. Donc elle devait se tenir etc., donc, euh, c'est de la psychiatrie moderne [rire entendu]. [...] Si on n'est pas fou en entrant, on l'est en sortant. [...] [Plus tard,] elle a fait un, le traitement à l'électrochoc. [...] Et puis, quand ça a été fini, on lui a dit : 'Bah voilà, vous êtes guérie, rentrez chez vous.' Sans suivi, sans rien. Donc, et c'est là qu'elle a fait une première tentative [de suicide]. » Ces quatre verbatim montrent le combat des survivants pour l'amélioration de nos prises en charge hospitalières et médicales. La souffrance, expérimentée par leur proche décédé, les motive à parler. Pour rendre hommage à ce dernier, pour honorer une promesse qui lui a été faite, pour lui rendre justice. Ils se lèvent, dénoncent, expriment leur colère. Et cette dynamique militante, indéniablement, les fait penser à leur proche défunt et les relie à ce dernier.

(2) Concernant la **parole qui défend une cause nouvelle**, propre à l'expérience du survivant, la majorité des extraits évoquent également les conséquences sociales des décisions gouvernementales liées à la pandémie, mais d'autres causes sont aussi défendues. (a) C♀ explique, en ces termes, la raison de sa participation aux entretiens de l'étude Covidueil : « Depuis le décès de mon père, j'ai une sorte de, de colère assez constante où, même s'il y a des phases où parfois ça va mieux, suffit qu'y ait un élément qui me rappelle la situation globale qu'on a vécue – [...] son enterrement, [...] la maladie, son décès – [...] donc, j'avoue : quand j'ai vu le formulaire passer, pour moi, je me suis dit : 'Allez, je vais me défouler et [...] m'exprimer [...] sur ce que je ressens.' Et aussi, [...] je me suis dit : 'Ah ouais, OK, il y a enfin quelqu'un qui s'intéresse aux gens dans la même situation que moi, qui, qui ont vécu, [...] d'enterrer quelqu'un sous cette période du Covid et je crois que, si on vit pas, c'est, c'est difficile à, à comprendre à quel point ça, ça rend d'autant plus compliqué un deuil. » Elle ajoute : « On pouvait pas le toucher le corps, [...] quand [...] j'étais toute seule avec lui, je le touchais, j'avais l'impression qu'on allait me mettre en prison si quelqu'un me voyait. Et le jour de l'enterrement, pareil, même mettre une rose sur, sur le cercueil, on pouvait pas [...] On pouvait pas

s'embrasser. J'veux dire, quand on est sorti, on s'est tous effondré et on est, on s'est tous pris dans les bras. Mais là, de nouveau, on avait l'impression qu'on fait quelque chose, qu'on était des 'hors la loi'. [...] Tout s'est passé de manière horrible, de manière inhumaine. » Elle dénonce ici le stress et le mal-être générés par les mesures Covid, et la manière dont cela a influé sur le processus de deuil, et donc, indéniablement, sur l'élaboration des liens perpétuels.

(b) B♀ souligne ⁽¹⁾ l'importance de pouvoir toucher le corps du défunt et son cercueil, pour pouvoir faire son deuil : « *A la morgue, [...] on l'a vue [silence] très paisible. [Silence.] Oh, j'ai eu besoin de la toucher. [...] [Au funérarium], [...] on pouvait s'approcher, mais on ne pouvait pas toucher le cercueil. À cause du Covid. Mais [...], en fait, le, voilà, on a touché le cercueil bien sûr.* » ⁽²⁾ B♀ interpelle aussi son entourage à propos du rapport qu'on entretient avec les parents désenfantés. S'inspirant d'un texte trouvé en ligne, elle écrit à nombre de ses proches : « *Nous aimerions que vous n'ayez pas de réserve à prononcer le nom de notre enfant mort, à nous parler de lui. Il a vécu. Il est important encore pour nous. Nous avons besoin d'entendre son nom et de parler de lui. Alors ne détournez pas la conversation. Cela nous serait doux, cela nous ferait sentir sa mystérieuse présence.* » L'attitude d'autrui joue donc probablement un rôle dans l'élaboration des liens perpétuels, et B♀ tient à informer ses amis de l'importance que recouvre pour elle le fait de pouvoir parler, librement, de sa fille. Ces extraits illustrent des causes défendues qui concernent essentiellement le processus de deuil des participants – processus qui comprend l'élaboration des liens perpétuels. En mobilisant leur énergie pour parler de ces problématiques – liées ou non à la crise sanitaire –, les participants évoquent leur proche décédé et les difficultés qu'ils expérimentent, pour transcender leur souffrance. Par ce processus, ils façonnent également les liens qui les relient à leur proche.

Discussion

1. Liens perpétuels et contexte pandémique

Objectifs, méthodologie et résultats de la recherche

Ce mémoire a tenté de mettre en évidence les processus par lesquels trois femmes et deux hommes ont élaboré des liens perpétuels avec un proche décédé en temps de restriction-covid. D'emblée, il est essentiel de rappeler qu'aucune question liée à cette thématique n'a été posée aux participants. En effet, ceux-ci ont été interrogés sur les rites de deuil qu'ils ont organisés pour pallier les interdits socio-sanitaires liés à la pandémie. L'expression 'continuing bonds' ni ses traductions françaises ne sont donc pas citées une seule fois dans les enregistrements des entretiens. Dès lors, un effort particulier a été déployé pour veiller à rester au plus près des données, en évitant, tant que faire se peut, les extrapolations et les biais d'interprétation possibles. L'identification de cinq processus de construction et d'expression des liens

perpétuels est, par conséquent, le fruit d'un réel exercice d'équilibriste, qui a consisté à articuler, rigoureusement, la littérature scientifique et les hypothèses inductives d'une analyse qualitative approfondie des propos de chaque participant – analyse descriptive, linguistique et conceptuelle. Si cette démarche de recherche présente des risques – qu'il conviendra de déjouer – en termes de fidélité au sujet, elle offre cependant un avantage certain : elle autorise les personnes interviewées à déposer un vécu dans sa matérialité brute, au regard des liens perpétuels, sans que les données soient pré-informées par la théorie.

Dans ce cadre, il a été proposé que les liens entre les vivants et les morts sont façonnés et exprimés par le biais ⁽¹⁾ d'objets, ⁽²⁾ d'actions, ⁽³⁾ d'expérience de présence, ⁽⁴⁾ d'élaboration narrative et ⁽⁵⁾ de la propagation d'une parole qui vise à sensibiliser l'entourage à des causes spécifiques. Il n'est pas toujours évident de classer les sous-thèmes parmi les thèmes hyperonymiques. Parce que certaines notions se chevauchent et impliquent divers processus créateurs de liens. Par exemple, lorsque les amis de G♀ vont déposer leur bâton de deuil dans la forêt ou la montagne, cela reflète à la fois l'importance de l'objet réalisé soi-même, post-mortem, et l'action d'aller dans la nature ; lorsque B♀ dispose des coquelicots dans le cercueil de sa fille, cela réfère autant à la mobilisation d'objets rituels symboliques qu'à la mise en œuvre d'une action qui prolonge celle de sa fille qui aimait les fleurs et la nature sauvage. Il a donc fallu poser des choix, au risque, parfois, de simplifier une réalité plus complexe.

Cinq processus d'élaboration et d'expression des liens perpétuels

Cinq processus ont donc été identifiés, qui participent de la construction des liens perpétuels. Ces résultats viennent confirmer ce qu'avaient montré Klass (1996, 1988, 1999) et d'autres chercheurs après lui – que nous citons entre parenthèse dans les lignes qui suivent. Dès lors, pour tisser et exprimer ces liens, les cinq participants font état de la place fondamentale des objets (comme, par exemple, les orphelins interrogés par Klass, en 1996), de la fréquentation de certains lieux spécifiques (Jonsson, 2017 et Berthiaume, 2018), de l'écoute de morceaux de musique particuliers (O'Callaghan et al., 2013), du ressenti de la présence du défunt près de soi (Evrard et al., 2021) ou encore de l'élaboration individuelle et collective d'un récit narratif, créateur de sens, et qui génère une représentation partageable du défunt – les échanges verbaux autour de ce récit permettent de découvrir d'autres facettes de l'existence du défunt et cela participe de l'évolution des liens perpétuels (Fong & Chow, 2017 et Goodall et al., 2022). À propos de ce récit narratif, celui-ci cherche à expliquer les actes du défunt, surtout en cas de suicide (Goodall et al., 2022) ; il a tendance à proposer une image positive de la personne décédée en valorisant une interprétation empathique de ses agirs – afin de façonner des liens continus plus positifs, selon Goodall et ses collègues (2022) ; il imagine le vécu de la personne décédée dans l'au-delà (Klaassen et al., 2015) ; il cherche à obtenir et à raconter une histoire nuancée où les éléments positifs et négatifs sont contrebalancés – ce qui permet, dans le cas des

suicides, de donner du sens aux événements et de réduire le sentiment de culpabilité expérimenté par les proches (Goodall et al., 2022) – ; il compile un maximum de témoignages afin d’assurer la validité et l’exactitude des informations qu’il véhicule (Goodall et al., 2022). Les thématiques définies par ce travail, et le contenu des extraits cités, viennent donc confirmer et enrichir ce qui a déjà été écrit à propos des liens perpétuels.

Expériences agréables et désagréables des liens perpétuels

Les résultats de ce mémoire montrent que l’expérience des liens perpétuels peut générer des affects réconfortants ou éprouvants. Par exemple, E♂ et la famille de J♀ semblent ressentir beaucoup de joie en peignant un envol d’oiseaux sur son cercueil, alors que la lecture d’anciennes lettres écrites par J♀ est très émouvante pour E♂ qui en reparle en ponctuant son discours de larmes et de silences. « Couteaux à double tranchant » (Fong & Chow, 2017), les liens perpétuels peuvent d’ailleurs se manifester⁽¹⁾ de la même manière pour deux personnes et générer des ressentis complètement différents chez chacune d’elles – relire les condoléances des proches constitue une source de consolation pour A♀ et de tristesse pour D♂ –, et⁽²⁾ de la même manière pour une même personne et générer des affects opposés en fonction des circonstances – E♂ explique que, accompagné de sa nouvelle partenaire, il ne se sent pas confortable de repenser à J♀ en admirant les paysages normands qu’ils fréquentaient ensemble, mais il affirme que, seul, cela lui ferait plaisir d’arpenter à nouveau ces lieux, il dit également que retomber sur d’anciennes photos peut générer, chez lui, beaucoup de tristesse mais que, parfois, il éprouve l’envie intense de parcourir ses albums.

De surcroît, le lien perpétuel peut se manifester⁽¹⁾ à un moment choisi – lorsque B♀ va volontairement chercher un album photo, des dessins de sa fille ou qu’elle propose à la chercheuse de lire un texte rédigé par ses soins pour les funérailles – mais il peut également se manifester⁽²⁾ de façon soudaine, non choisie, involontaire – quand D♂ reçoit un mail amical qui évoque son épouse ou quand C♀ est surprise de reconnaître les traits de son père dans les expressions faciales de son frère. Ce deuxième type d’expression du lien perpétuel permet peut-être d’évaluer plus subtilement la manière dont est expérimentée la relation au défunt – puisque la personne, surprise, ne peut contrôler ses émotions comme elle le peut quand elle choisit volontairement de mobiliser ce lien.

Si la personne est prise de larmes, de colère ou d’inquiétude, certains auteurs (Evrard et al., 2021 ; Klaassen et al. 2015 ; Scholtes & Browne, 2015) pourraient y déceler l’expression de liens externalisés, immatures, marqués par la difficulté à accepter la perte. Si la personne reste sereine – si elle peut parler calmement de ce qu’elle expérimente, voire éprouve de la joie à solliciter ses souvenirs, à retomber sur une photo ou à poser des fleurs sur une tombe –, ces mêmes auteurs diront probablement de ces liens perpétuels qu’ils sont internalisés, matures,

assimilés. Au regard de nos résultats, cette distinction semble réductrice. Par exemple, quand D♂ évite de relire les messages des proches qui évoquent son épouse, n'est-il pas simplement au fait de ses forces et de ses limites ? Plutôt que de catégoriser son lien perpétuel comme immature, ne devrait-on pas le voir comme le signe d'une expérience dynamique et poser à cet homme la question de ce qui génère son choix. Il est même probable que, à certains moments, lire ces messages lui fasse également du bien. Il ne serait, dès lors, pas question de liens perpétuels matures et immatures, mais plutôt de liens qui s'inscrivent dans l'oscillation dynamique du double processus d'ajustement au deuil (Stroebe & Schut, 2010). De fait, les liens perpétuels sont construits dans un mouvement qui tend, tantôt, vers le deuil ^(a)qu'on évite ou ^(b)qu'on investit) et, tantôt, vers la restauration ^(c)qu'on évite ou ^(d)qu'on investit). Par exemple, retomber sur un faire-part de décès et fondre ensuite en larmes en ressentant une grande solitude peut signifier ^(a)que la personne est surprise par cet objet alors qu'elle essayait à tout prix d'éviter de se confronter au décès, ^(b)qu'elle a choisi de le regarder parce qu'elle a besoin de plonger dans sa tristesse pour vivre son deuil en profondeur, ^(c)que ce papier lui rappelle combien elle se sent démunie parce qu'elle ne parvient pas à investir sa reconstruction identitaire suite au décès, ou encore ^(d)qu'elle ressent soudain une émotion intense alors que, précisément, elle investit une grande énergie dans le développement de nouvelles compétences liées à son effort de restauration. Il semble donc qu'une même réaction ne puisse être considérée unilatéralement comme signe de maturité ou d'immaturité des liens perpétuels, mais que c'est uniquement en posant des questions à la personne sur ce qu'elle expérimente qu'il sera possible de savoir où elle se situe dans l'instant présent, et de donner du sens à son expérience.

Dans le même ordre d'idée, une nuance pertinente consisterait à observer les liens perpétuels comme plus ou moins faciles à vivre, et plus ou moins rigides, à un moment donné. A ce propos, Klass précise que le bon fonctionnement de la personne – sur le plan de la santé mentale – interagit avec les liens perpétuels : non seulement, un meilleur fonctionnement peut faciliter et fluidifier l'expérience de ces liens, mais encore, l'amélioration de ces derniers peut augmenter la capacité de la personne à s'adapter et lui permettre de développer un mode de fonctionnement plus ajusté – sur les plans cognitif, physiologique, affectif et comportemental (Klass, 2006).

En cas de suicide, il arrive que les liens perpétuels soient expérimentés de manière très négative, entre autres quand le suicide est condamné par les dogmes culturels ou religieux du groupe dans lequel on évolue (Goodall et al., 2022). Cela n'a pas pu être observé dans cette étude : aucun participant n'y fait état de jugements subis, ni d'expérience difficile y liée. Néanmoins, il est souvent question, dans les entretiens concernés, de l'aspect traumatisant d'un tel décès, de la nécessité de chercher à comprendre le choix du défunt et d'y donner du sens. Cela participe, selon plusieurs études, de l'élaboration de liens perpétuels plus positifs (Goodall et al., 2022).

Par ailleurs, certains auteurs stipulent que les expériences de présence peuvent être vécues comme réconfortantes ou terrifiantes selon les situations (Evrard et al., 2021). Cela n'a pas été observé dans cette étude puisqu'aucune expérience nécrophanique n'est décrite comme effrayante. Dans ce domaine, il est fort probablement question de référents socio-culturels spécifiques (Klass, 2006). Dans certaines communautés, le monde invisible n'est pas clairement distinct du monde visible – il y est communément admis que les deux mondes peuvent interagir, entre autres si des comptes ne sont pas réglés, si des ancêtres veulent faire passer un message à leur descendance ou punir des agissements injustes, etc. Dans ces situations, la sensation de présence peut générer de la peur ou de l'inquiétude. Les entretiens analysés ici sont le fait de personnes belges, inscrites dans une culture occidentale profondément laïcisée. Les expériences de présence y sont peut-être vécues davantage positivement. Par ailleurs, il est important de préciser que certains témoignages, évoqués par les chercheurs, relatent des ressentis très clairs de présence – les participants disent pouvoir localiser distinctement le phénomène invisible (Evrard et al., 2021), alors que les entretiens analysés dans ce mémoire font plutôt état d'impressions diffuses, de ressentis subtils, et non pas de manifestations claires qui les ébranlent.

Ce qui semble essentiel à retenir, c'est que les liens perpétuels sont créés, consolidés, remis en question et transformés en permanence, au cœur d'une dynamique individuelle et collective, leur expression influençant leur élaboration, et réciproquement. Ils ne sont pas réductibles à une stratégie de coping, ni à un rôle de modérateur, ni non plus à un rôle de médiateur entre les stratégies d'attachement – ou les facteurs de risque du deuil problématique – et la qualité du deuil. Ils ne peuvent être modélisés. (Klass, 2006 ; Fong & Chow, 2017) Ils s'intègrent au processus de deuil et peuvent difficilement être étudiés de manière quantitative. Il n'y a qu'en allant à la rencontre des personnes endeuillées, en leur demandant comment elles expérimentent ces liens, que nous pourrions en connaître davantage sur cette matière encore relativement floue.

Aspect organismique et sensoriel de l'expérience des liens perpétuels

Un point qui semble important, et qui est peu abordé dans la littérature scientifique, réside dans l'aspect profondément sensoriel de l'expérience des liens perpétuels (parmi les auteurs qui abordent cet aspect : Fong & Chow, 2017). De fait, les participants entrent en lien avec leur proche décédé par leurs sens. ⁽¹⁾ La vue est mobilisée : B♀ souligne qu'elle *voit* dans les dessins de sa fille les moments où elle allait bien et ceux où il n'y avait plus d'espoir ; E♂ précise que *voir* des photos lui fait revivre certains épisodes, il dit aussi qu'il *voit*, grâce à elle, si un tournage sur bois a été plus ou moins bien réalisé ; C♀ parle d'aller *voir* ses parents au cimetière, elle dit également qu'à travers son frère, elle *voit* son père. Le lien perpétuel s'expérimente donc par les yeux, par le regard posé sur certains éléments, par tous les affects générés des suites d'*avoir vu* quelque chose qui rappelle le défunt. ⁽²⁾ L'ouïe est évoquée : tous les participants relatent

des moments de connexion liés à l'écoute d'un morceau de musique particulier ; E♂ explique qu'il repense à J♀ quand il *entend* le discours de son actuelle compagne, ponctué d'idées suicidaires ; C♀ exprime que ça lui ferait du bien d'*entendre* des connaissances de son père parler de lui ; B♀ exprime qu'elle a besoin d'*entendre* ses amis prononcer le nom de sa fille et parler d'elle. Le lien perpétuel trouve donc également l'origine de son expression et de son élaboration dans les oreilles et dans les ressentis générés par les sons, les paroles entendues, les mélodies écoutées. ⁽³⁾ Le goût et la bouche sont mis en scène : E♂ exprime son envie de retourner *goûter* la cuisine extraordinaire d'un restaurant qu'il avait découvert avec J♀ ; plusieurs participants énoncent avoir *chanté* lors de rituels funéraires ou par la suite ; ils indiquent souvent qu'ils apprécient *parler* de leur proche décédé avec d'autres ; A♀ exprime qu'elle a aimé *parler* avec feu son papa lors de la veillée funéraire. Les liens perpétuels passent donc aussi par notre bouche, par les émotions générées par le goût de certains aliments ou par la force de la parole prononcée. ⁽⁴⁾ L'odorat est évoqué une fois : B♀ se sent reliée à sa fille quand elle fait brûler de l'encens. ⁽⁵⁾ Le toucher est évoqué à maintes reprises : C♀ ne supporte pas l'idée qu'on *touche* aux affaires de son père ; B♀ et C♀ disent avoir besoin de *toucher* le corps et le cercueil de leur proche ; il est aussi question de fabriquer avec ses *mains* les objets créés post-mortem ; et E♂ dit que J♀ lui a appris à passer sa *main* dans un plateau en bois, afin d'évaluer la qualité du travail du tournage. Le fait de *toucher*, et tous les affects que cela génère, participent manifestement de l'expérience des liens perpétuels.

Au-delà des cinq sens, il est également question de « ressentis » dans les discours. Il y a les moments où les participants *ressentent* la présence du défunt ; A♀ *sente* que terminer le chemin de Compostelle entamé par son papa lui fera du bien, elle dit se *sentir* davantage reliée à lui quand elle est en pleine nature, elle exprime *sentir* de l'amour en relisant les cartes de condoléances qui évoquent sa personne, elle *sente* le besoin d'entendre parler de lui avec authenticité et vérité ; E♂ aimerait entendre des témoignages des proches de J♀ pour mieux *sentir* ce qu'elle a été ; et les nombreuses escapades en nature, qui ressourcent et relient au défunt, sont indissociables du mouvement corporel et des ressentis qu'elles impliquent.

L'expérience des liens perpétuels est donc, aussi, profondément organismique, au sens de Rogers – l'organisme est à concevoir comme une entité qui fonde la constitution du Soi (Alleaume, 2018). Il est question de cellules qui s'activent, de ressentis corporels, d'une expérience qui trouve son ancrage dans les fluides et la chair de l'être humain et qui s'exprime par des propos tels que « je me sens vide », « je me sens différente », « je me sens connecté », « je sens le besoin de... », « je ressens la présence de l'autre », etc. Il s'agit de ressentis organismiques, c'est-à-dire d'un vécu entier, qui dépasse la conception dualiste corps-esprit et qui est expérimenté et assimilé de façon idiosyncratique – radicalement singulière et propre à chacun. Ces « je (me) sens... », qui sont éprouvés physiquement, sont généralement associés

par les personnes à des contenus plutôt psychiques. Mais, si on invite ces dernières à les explorer, elles pourront, souvent, les situer à des endroits spécifiques de leur corps, identifier s'ils génèrent de la chaleur, de la douleur ou d'autres sensations, parfois même en décrire l'intensité, la texture, la densité, la couleur (Alleaume, 2018). L'expérience des liens perpétuels ne pourra donc être appréhendée par aucun manuel théorique nomothétique, elle pourra être approchée uniquement au contact des personnes concernées, dans le cadre d'études qualitatives qui permettront, au cœur d'une relation intersubjective – entre le chercheur et le participant –, de nommer le flou constitué par l'expérience de ces liens, expérience qui charrie avec elle – et qui contribue à modifier – ⁽¹⁾ le mode de fonctionnement présumé de l'univers, ⁽²⁾ le sentiment d'efficacité personnelle et la conception de soi, ⁽³⁾ le lien avec le défunt, ⁽⁴⁾ le rapport à ce qui est transcendantal, ⁽⁵⁾ le sens donné à l'existence du survivant, ⁽⁶⁾ le sens donné à la mort et ⁽⁷⁾ l'appartenance familiale, communautaire et culturelle – pour rappel, ces sept éléments participent de l'élaboration et de l'expression des liens perpétuels (Klass, 2006).

Aspect collectif et social de l'élaboration et de l'expression des liens perpétuels

Ce mémoire a voulu mettre en évidence que les liens perpétuels sont construits au cœur d'une dynamique qui articule l'expérience individuelle et le vécu collectif du décès et de la relation au défunt. Les croyances – individuelles et collectives –, les attentes sociales, les référents culturels vont façonner la manière dont les personnes donnent un sens à la perte et expérimentent les liens perpétuels (Goodall et al., 2022 & Klass et al., 1996, p. 72). À l'exception de la thématique ⁽³⁾ 'expérience d'une présence' qui est rapportée dans les entretiens comme un vécu plutôt individuel, l'ensemble des processus de création de liens perpétuels, identifiés dans ce mémoire, impliquent, entre autres, la collectivité.

⁽¹⁾ Parmi les objets, médias du lien perpétuel, certains sont créés à plusieurs, d'autres sont distribués à la communauté, dans un mouvement qui réunit les personnes autour du défunt – les bâtons de deuil, les cercueils décorés, les faire-part de décès, les objets ayant appartenu à la personne et qui sont partagés entre ceux qui restent, les photographies contemplées ensemble, etc. ⁽²⁾ Parmi les actions collectives, on trouve les rituels – funéraires ou anniversaires du décès – qui réunissent de plus ou moins grands comités, mais également les promenades collectives commémoratives, les mélodies écoutées ou entonnées ensemble, la visite familiale au cimetière, etc. ⁽⁴⁾ Parmi les multiples paramètres qui participent de l'élaboration d'un récit narratif sur l'existence du défunt, on peut citer la pensée individuelle, les conversations en binôme et les discussions avec la communauté familiale et sociale qui vont façonner un récit collectif qui véhicule une représentation commune partageable de la personne décédée. Si chacun garde la main sur son propre récit – qui inclut éventuellement des informations personnelles sur la relation privilégiée entretenue avec le défunt –, il n'en reste pas moins qu'une dynamique créative collective est à l'œuvre, même dans ce récit individuel, qui est marqué par les

nombreux échanges. Dès lors, le récit narratif est indissociable du cadre social dans lequel il prend forme, même dans ses épisodes plus singuliers, qui sembleraient ne concerner qu'une seule personne et son proche décédé. Par conséquent, les liens perpétuels élaborés et exprimés au cœur de ces récits sont tissés dans la toile des relations familiales et sociales. En façonnant ces liens, les personnes redéfinissent, d'une part et de façon singulière, leur identité personnelle, et, d'autre part et au prisme d'interactions subjectives, leur identité sociale, collective, familiale. Par ailleurs, ce récit narratif s'inscrit dans un récit familial, social, culturel et politique plus large, dont il n'est pas dissociable – les différents récits se nourrissant mutuellement (Klass, 2006).⁽⁵⁾ Quant aux actions de sensibilisation et aux causes défendues par les survivants – qu'elles concernent leur processus de deuil ou la fin de vie de leur proche –, celles-ci prennent place, par définition, dans un mouvement qui implique la collectivité.

Les sept pôles du modèle de Klass – cités dans le point précédent – viennent également interagir avec ces aspects collectifs. Ces sept pôles sont façonnés et, sans cesse, redéfinis par l'individu et par le groupe, et ils imprègnent la manière dont sont expérimentés les liens perpétuels et l'ensemble du processus de deuil. Cette thématique des liens perpétuels met en scène des expériences enchevêtrées, de nombreuses interactions qui semblent impossibles à envisager dans leur globalité. Tout s'entrecroise. Et il est extrêmement complexe de déconstruire et d'identifier l'ensemble des éléments qui participent de l'élaboration et de l'expression d'un lien perpétuel (Klass, 2006).

Spécificité de la recherche : le contexte pandémique

Pour clore cette discussion, il convient d'identifier les processus d'élaboration des liens perpétuels qui sont particuliers aux circonstances restrictives liées au covid, ou qui ont été modulés par ces circonstances. Trois éléments peuvent être soulignés ici.

D'abord, avant d'entamer la lecture des entretiens, nous avons songé à la probabilité, en ces temps d'isolement social, que les personnes choisissent, encore plus que d'habitude, d'exploiter les possibilités des réseaux sociaux, tant pour diffuser largement les cérémonies rituelles que pour échanger par la suite : s'envoyer des photos, parler du défunt, communiquer sur le deuil sont autant de démarches qui peuvent participer de la construction des liens perpétuels (Akinyemi & Hassett, 2021 ; Getty et al., 2011 ; Boever & Zech, 2022). Un seul entretien a corroboré cette hypothèse : E♂ se dit content d'appartenir au groupe WhatsApp créé par la famille de sa compagne, à l'occasion de son décès. Les autres participants semblent plutôt réfractaires à ces nouvelles technologies. En effet, A♀ et sa famille refusent que la cérémonie funéraire soit filmée, elle raconte : « *y en a qui ont demandé que ça soit filmé [...] c'est comme si on était dans une bulle [...] et qu'on la percevait et que ça partait dans le [elle réfléchit], je sais pas, c'était une sensation très désagréable* ». C♀ stipule également : « *Facebook live [...]*,

ce truc de quelqu'un [...] assis chez lui en train de me regarder en train de dire adieu à mon père, ça, j'étais pas du tout à l'aise avec ce, ce genre d'alternative [...] intrusi[ve] ». D♂ ne fait pas mention des réseaux sociaux. B♀ ne les exploite pas non plus, elle dénonce même l'attitude des jeunes qui divulguent des photos de camarades sans leur accord, renforçant potentiellement la stigmatisation à leur égard – une amie de G♀ avait ainsi posté, en ligne, une photo d'elle, « *déformée par les médicaments* ». L'ensemble de ces éléments ne va donc nullement dans le sens de l'hypothèse selon laquelle les liens perpétuels peuvent être élaborés par un processus impliquant les réseaux sociaux.

Ensuite, deux thématiques de l'analyse sont fortement marquées par les circonstances covid. ⁽¹⁾ D'une part, pour élaborer le récit narratif sur leur proche défunt, les participants trouvent des explications aux agissements de ce dernier, entre autres, dans les restrictions socio-sanitaires. A♀ et C♀ attribuent la dégradation de l'état mental et physique de leurs pères respectifs à l'obligation d'isolement social. B♀ fait le même constat pour sa fille, elle ajoute que les cours en distanciel ont également renforcé ses affects dépressifs. E♂ note que les mesures sanitaires imposées aux hôpitaux ont poussé sa compagne à refuser de se soigner. ⁽²⁾ D'autre part, la cinquième thématique est presque exclusivement centrée sur les conséquences de la crise sanitaire. Les participants veulent sensibiliser ceux qui les écoutent au fait que la pandémie ^(a) a participé d'une détérioration de la santé mentale de personnes qui étaient déjà vulnérables et ^(b) a fragilisé les personnes en deuil en interdisant les rituels pré-, péri- et post-mortem classiques. C'est souvent la colère qui pousse ces personnes à témoigner de leur expérience, entre autres dans l'espoir que de pareilles décisions politiques soient, à l'avenir, davantage réfléchies. Pour illustrer ce propos, A♀ cite deux fois le mot « *colère* » à l'égard des mesures sanitaires, B♀ une fois, et C♀ vingt fois. Cette colère marque indéniablement les processus de deuil de ces personnes et donc la construction de leurs liens perpétuels. Et, au-delà des liens perpétuels, ces enseignements renvoient à la double finalité de l'étude 'Covideuil' qui consiste à ⁽¹⁾ outiller les dirigeants afin que les prochaines mesures socio-sanitaires soient les moins dommageables possible pour la santé des personnes endeuillées et à ⁽²⁾ déterminer les sources potentielles de développement et de croissance dans ce contexte critique. De fait, ces informations ne concernent pas seulement le deuil en lui-même : elles sont indicatrices de facteurs qui pourraient faire qu'il y en ait moins la prochaine fois – selon les propos de A♀, B♀, C♀ et E♂. Il pourrait donc être question ici d'un équilibre à trouver, dans la gestion de crise, entre souffrances évitées et souffrances engendrées.

Enfin, les participants identifient également quelques conséquences positives des mesures sanitaires. L'interdiction des cérémonies traditionnelles a poussé les familles à déployer leur créativité et à mettre en œuvre des actions porteuses de sens qui n'auraient sans doute pas été mises en œuvre hors temps de crise. Certains participants soulignent ⁽¹⁾ que les cérémonies en

petit comité autorisent des échanges et des attitudes plus authentiques que les célébration à plus de cent personnes, ⁽²⁾ que les réunions en pleine nature permettent de se rencontrer différemment que les rassemblements dans une église, une salle paroissiale ou un crématorium, ⁽³⁾ que l'absence de rites traditionnels a poussé les endeuillés à créer certains objets spécifiques – comme les cercueils personnalisés, ⁽⁴⁾ que les messages écrits ont été plus nombreux qu'en temps normal et que, contrairement aux échanges verbaux autour d'un café et d'un sandwich, ces cartes et mails de condoléances ne disparaissent pas et peuvent être relus. Ce mémoire a postulé que ces cérémonies et objets particuliers participent de l'élaboration des liens perpétuels. Ceux-ci sont donc clairement colorés par le contexte covid. En guise d'illustration, C♀ identifie des « *point[s] positif[s]* » de la pandémie : d'une part, les nombreux « *messages* » et « *marques de soutien* » reçus et, d'autre part, l'empathie plus grande de l'entourage, liée à la situation de crise. Et E♂ perçoit le confinement comme une « *belle période* » qui lui a permis de vivre un « *enterrement hors norme* » et un temps « *sans emmerdeurs autour, où j'ai pu vraiment vivre mon deuil* ». La créativité, qui a émergé des circonstances socio-sanitaires, est également mise à jour par les résultats de l'étude 'Covideuil' (Boever & Zech, 2022).

2. Perspectives

Pistes cliniques

Comme l'enfant sort du sein de sa mère et doit réinventer une relation qui existait déjà in utero mais ne peut plus continuer comme telle, la personne endeuillée est sommée de déployer sa créativité pour transformer une relation qui lui était chère mais ne peut demeurer telle qu'elle se vivait jusque-là.

Comment mieux soutenir les personnes qui ont vécu un deuil en temps de covid, à la lumière des résultats scientifiques ? La théorie des 'continuing bonds', en plus de fournir une représentation conceptuelle de la relation maintenue entre le survivant et son proche défunt, offre au praticien un cadre théorique qui étaye la réflexion à propos de l'expérience des personnes endeuillées. L'enjeu n'est pas de prescrire des – bons – liens perpétuels, mais bien d'inviter les personnes à explorer les significations que recouvrent ces liens, leur élaboration et leur expression. La littérature scientifique, et ce mémoire, aideront le clinicien à mieux cerner le sens et les fonctions ⁽¹⁾des objets, ⁽²⁾des actions, ⁽³⁾des ressentis, ⁽⁴⁾des mises en récit et ⁽⁵⁾des combats politiques investis par ces personnes – ce travail proposant que ceux-ci constituent des processus par lesquels les liens perpétuels se construisent et se renouvellent en permanence. Par ailleurs, il est essentiel de considérer les propos tenus par la personne comme révélateurs de son état à un instant T et de ne pas les généraliser : le vécu n'est pas figé, il est en mouvement. Il convient donc de développer une posture qui s'attèle à apprécier la singularité de chaque expérience plutôt que de se risquer à évaluer la pertinence ou la maturité des liens perpétuels

évoqués. La vigilance est donc de mise à l'égard des articles qui réduisent la complexité des enjeux et des interactions liés à ces liens particuliers. Favoriser une oscillation dynamique entre processus de deuil et de restauration permettra de rendre les liens perpétuels – qui constituent une part du processus de deuil – plus flexibles, plus faciles et plus agréables à expérimenter. En déployant une écoute active, en exprimant de l'empathie, en veillant à rester authentique, et à considérer inconditionnellement l'autre de façon positive, le thérapeute pourra « être à côté » de la personne qui souffre et la soutenir, en menant une réflexion clinique éclairée par la théorie des liens perpétuels, tout en étant attentif à l'expérience toute personnelle de son client. Le contexte pandémique ne modifie pas ces conseils cliniques. Mais il conviendra d'inclure, dans les réflexions cliniques, les multiples interactions potentiellement liées aux restrictions socio-sanitaires et qui auront façonné l'expérience singulière de la personne.

Afin de prévenir les situations critiques dans lesquelles peuvent se trouver les personnes endeuillées lorsque l'Etat se trouve en situation d'urgence, quelles recommandations formuler aux soignants et aux autorités ? Il conviendrait, idéalement, que les soignants fassent remonter aux autorités, d'une manière ou d'une autre, les effets néfastes pour la santé mentale qu'ils ont observés et qui découlent, selon eux, des décisions gouvernementales prises pendant la crise covid. Cela a, en partie, déjà été réalisé puisque des budgets ont été débloqués pour permettre un meilleur remboursement des consultations psychologiques, depuis l'année passée. De surcroît, il serait judicieux que nos politiques, à l'avenir, veillent à développer une autre posture à l'égard des situations d'urgence qui seront encore, inévitablement, rencontrées. La distanciation sociale et les bulles d'isolement qui ont été imposées en 2020 et 2021 sont critiquées, au moins une fois, par chaque participant de cette étude : ils estiment, tous sans exception, que ces mesures ont constitué une source de souffrance, pour eux-mêmes ou pour leurs proches – un second mémoire pourrait être écrit uniquement sur cette thématique car les verbatim illustratifs de ce phénomène ne manquent pas. En ce qui concerne spécifiquement l'élaboration des liens continus, ce mémoire propose trois points d'attention aux dirigeants : les rites *pré-mortem* – accompagner les mourants dans leurs derniers instants –, *péri-mortem* – pourvoir toucher le corps, se réunir autour de la dépouille, se prendre dans les bras – et *post-mortem* – réaliser les rituels funéraires collectifs, se réunir si on en ressent le besoin etc. La réalisation de ces rites semble favoriser une meilleure trajectoire de deuil et l'élaboration de liens continus plus fluides et faciles à vivre.

Pistes pour la recherche

Comme cela a été dit plus haut, il convient de continuer à explorer cette notion des liens perpétuels, théorisée en 1996 par Klass et ses collègues. Par des études qualitatives, qui garantissent une plus grande validité des données, il s'agit de prolonger la recherche afin de

mettre à jour la multiplicité des expériences singulières de ce phénomène complexe – et des incommensurables interactions qui le composent.

Parmi les nombreuses pistes de recherche existantes, trois questions mériteraient d'être investiguées. ⁽¹⁾ Premièrement, l'aspect sensoriel de l'élaboration et du vécu des liens perpétuels devrait être interrogé. Il s'agit de se concentrer sur les ressentis organismiques et corporels des personnes. Cela permettrait, d'une part, de mieux cerner l'ancrage des liens perpétuels – le lieu où ils prennent racine –, et, d'autre part, d'aiguiller les praticiens dans les attitudes à adopter et les questions à poser aux personnes en deuil, pour mieux les soutenir dans leur prise de conscience expérientielle. ⁽²⁾ Deuxièmement, sur le plan de la crise sanitaire, il serait intéressant d'évaluer si l'intensité des liens perpétuels – dont il a été constaté qu'elle diminue avec le temps – perdure plus longtemps lorsque le décès a eu lieu en temps de confinement ou de restrictions socio-sanitaires. Il est, par exemple, établi que cette intensité demeure plus longtemps en cas de suicide que dans le cas d'un décès inattendu (Goodall, 2022). Qu'en est-il pour les personnes endeuillées sous covid-19 ? Une analyse longitudinale, qui consisterait à réinterroger les participants de l'étude 'Covideuil' dans un an, dans 5 ans et dans 10 ans – par exemple –, permettrait d'y voir plus clair à ce propos – et d'informer les autorités en conséquence. ⁽³⁾ Troisièmement, la question du genre pourrait être étudiée. En effet, partant du modèle du double processus d'ajustement au deuil, il a été observé que les femmes sont davantage centrées sur la perte et le développement des liens perpétuels alors que les hommes sont davantage orientés vers la restauration, la reconstruction identitaire et le développement de compétences nouvelles (Entilli et al., 2021). Femmes et hommes expérimenteraient donc les liens perpétuels de façon différente sur le plan de leur intensité, des domaines dans lesquels ceux-ci s'expriment, etc. (Goodall et al., 2022.) A notre sens, il n'y a pas d'essence féminine ou masculine qui expliquerait qu'on investisse plus ou moins la relation au défunt, mais plutôt des carcans socio-culturels qui sous-tendent des expressions comportementales genrées. Il serait intéressant, néanmoins, d'analyser plus avant ce phénomène, en tenant compte des codes de genre véhiculés par le système au sein duquel les liens perpétuels sont façonnés.

3. Limites

Sur le plan du contenu, il n'est pas toujours évident de distinguer, dans les propos des participants, ce qui est spécifique aux liens perpétuels et ce qui est, plus largement, spécifique au processus de deuil – qui comprend l'élaboration des liens perpétuels. La définition des thématiques a tenté de tenir compte de cet écueil possible en sélectionnant uniquement ce qui semblait participer de la construction de ces liens. Mais, de ce point de vue, le choix de chaque thème et sous-thème pourrait donc être rediscuté.

Sur le plan méthodologique, la posture fondamentale de cette recherche consiste à approfondir la compréhension d'un concept existant – les liens perpétuels – et d'élaborer une connaissance locale – le deuil en Belgique en contexte covid. La principale limite de cette étude semble résider dans le fait de n'avoir pas interrogé directement les participants sur leur expérience de ces liens perpétuels. Cependant, l'hypothèse méthodologique de ce travail est la suivante : les liens perpétuels présentent la caractéristique importante ⁽¹⁾ de préexister à la conversation et, simultanément, ⁽²⁾ de se renforcer dans et par l'échange – ils sont donc socialement construits. En termes de fidélité au sujet (Levitt et al., 2021), cette caractéristique des liens perpétuels amène à considérer l'absence de questions explicitement orientées sur ces liens comme un vecteur de fidélité : en effet, leur élaboration peut se prolonger dans l'échange sans qu'elle soit parasitée par un déterminant externe à l'enjeu même du deuil, à savoir la perspective de recherche. Par ailleurs, la fidélité au sujet est aussi préservée via ⁽¹⁾ une gestion attentive des perspectives propres à la chercheuse dans l'analyse des données et ⁽²⁾ un effort constant de coller au plus près de la matérialité première des données – dans une perspective de réel 'enracinement' (Levitt et al., 2021, p. 71).

Cette méthodologie touche, ici, aux limites inhérentes au paradigme constructiviste, puisqu'il s'agit bien d'essayer de coller au plus près des données spécifiques et de tendre vers le plus de transparence possible quant à la perspective avec laquelle on vient interpréter les données – ce afin de limiter une influence indue de cette perspective sur les résultats (Levitt et al., 2021) – mais, en l'espèce, il est clair qu'aucune transparence ne fut possible avec les interviewés quant à la perspective avec laquelle je m'empare désormais de leur propos. Il serait, de ce fait, intéressant de pouvoir dialoguer avec eux directement quant aux interprétations qui sont esquissées ici, pour prendre la mesure de leur adéquation avec l'objet théorique au cœur de la recherche. Les verbatim autorisent cependant le lecteur à se construire sa propre interprétation du contenu original et à évaluer, dès lors, la pertinence de l'interprétation proposée.

Dans une perspective phénoménologique interprétative, il n'a pas été question non plus d'enquêter sur l'essence des liens perpétuels, à travers ces témoignages, il s'est agi davantage de proposer une interprétation de la manière dont les vécus des participants viennent compléter la compréhension de ce concept. Finalement, le chercheur est toujours un 'bricoleur' (Levitt et al., 2021, p. 71) qui sélectionne les outils qui correspondent le mieux à la situation de recherche.

Enfin, les thèmes extraits de l'analyse constituent des explications de la façon dont semblent s'élaborer les liens perpétuels dans les témoignages, et non pas des simples répliques des catégories théoriques déjà disponibles sur le sujet. Pour les définir, la posture adoptée fut proche de celle du thérapeute, qui essaye d'induire du sens à partir de l'expérience interne évoquée par un client, à ceci près que l'expérience est ici médiée par des enregistrements audios retranscrits.

Bibliographie

- Akinyemi, C. and Hassett, A. (2021) « He's Still There » : How Facebook Facilitates Continuing Bonds With the Deceased, *Omega - Journal of Death and Dying*. doi: 10.1177/00302228211048672.
- Alleaume, B. (2018). De la notion d'organisme chez Rogers : une définition de concept et une application clinique au traumatisme psychique. *Approche Centrée sur la Personne*, 2(26), 25-45. <https://doi.org/10.3917/acp.026.0025>
- Bedu, C. (2020). Emotions confinées : Nina ou comment vivre un deuil en cette période d'isolement [épisode podcast]. https://open.spotify.com/episode/6PSiLADs7eVyNeAA5aNAmS?si=SO0sVkxvR8u_rLUjBdnesQ&utm_source=whatsapp&dl_branch=1&nd=1
- Berthiaume, A. (2018). *Sites commémoratifs dans la région de Sudbury: leur sens et leurs fonctions pour les parents endeuillés* (Doctoral dissertation, Laurentian University of Sudbury). <https://zone.biblio.laurentian.ca/handle/10219/3107>
- Boever, C., & Zech, E. (2022). Rites et deuils en temps de Covid. *Santé Conjuguée*, 100, 40-42. <http://hdl.handle.net/2078.1/266984>
- Cherblanc, J., Bergeron-Leclerc, C., Verdon, C., Cadell, S., Simard, C., Maltais, D., Grenier, J. (2021). *Aperçu des rites funéraires empêchés et créés et des complications du deuil en temps de pandémie de COVID-19*. http://www.uqac.ca/covideuil/wp-content/uploads/2021/08/Feuillet1_Covideuil.pdf
- Eisma, M. C., Boelen, P. A., & Lenferink, L. I. (2020). Prolonged grief disorder following the Coronavirus (COVID-19) pandemic. *Psychiatry Research*, 288, 113031. doi: 10.1016/j.psychres.2020.113031
- Entilli, L., Ross, V., De Leo, D., Cipolletta, S., & Kőlves, K. (2021). Experiences of parental suicide-bereavement: A longitudinal qualitative analysis over two years. *International journal of environmental research and public health*, 18(2). <https://doi.org/10.3390/ijerph18020564>
- Evrard, R., Dollander, M., Elsaesser, E., Cooper, C., Lorimer, D., & Roe, C. (2021). Expériences exceptionnelles nécrophaniques et deuil paradoxal : études de la phénoménologie et des répercussions des vécus effrayants de contact avec les défunts. *L'Évolution Psychiatrique*, 86(4), 799-824. <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.05.002>
- Fasse, L., Zech, E. (2016). Dual Process Model of Coping with Bereavement in the test of the subjective experiences of bereaved spouses: an interpretative phenomenological analysis. *Omega: Journal of Death and Dying*, Vol. 74, no. 2, p. 212-238. <https://doi.org/10.1177/0030222815598668>

Field, N. P., & Filanosky, C. (2009). Continuing bonds, risk factors for complicated grief, and adjustment to bereavement. *Death Studies*, 34(1), 1-29.

<https://doi.org/10.1080/07481180903372269>

Fong, C. H., & Chow, A. Y. (2017). Continuing bonds as a double-edged sword in bereavement?. Dans D. Klass & E.M. Steffen (dir.), *Continuing Bonds in Bereavement: New Directions for Research and Practice* (p. 276-286). Routledge.

<http://dx.doi.org/10.4324/9781315202396-27>

Gaines, R. (1997). Detachment and continuity: The two tasks of mourning. *Contemporary Psychoanalysis*, 33(4), 549-571. <https://doi.org/10.1080/00107530.1997.10747005>

Gesi, C., Carmassi, C., Cerveri, G., Carpita, B., Cremone, I. M., & Dell'Osso, L. (2020). Complicated grief: what to expect after the coronavirus pandemic. *Frontiers in psychiatry*, 11. <https://doi.org/10.3389/fpsyt.2020.00489>

Getty, E., Cobb, J., Gabeler, M., Nelson, C., Weng, E., & Hancock, J. (2011, May). I said your name in an empty room: Grieving and continuing bonds on Facebook. In *Proceedings of the SIGCHI Conference on human factors in computing systems* (pp. 997-1000). <https://doi.org/10.1145/1978942.1979091>

Goodall, R., Kryszynska, K., & Andriessen, K. (2022). Continuing bonds after loss by suicide: A systematic review. *International journal of environmental research and public health*, 19(5). <https://doi.org/10.3390/ijerph19052963>

Goveas, J. S., & Shear, M. K. (2021). Grief and the COVID-19 pandemic in older adults. *Focus*, 19(3), 374-378. <https://doi.org/10.1176/appi.focus.19303>

Hogan, N. S., & Schmidt, L. A. (2002). Testing the grief to personal growth model using structural equation modeling. *Death studies*, 26(8), 615-634. <https://doi.org/10.1080/07481180290088338>

Hopf, D., Eckstein, M., Ditzen, B., & Aguilar-Raab, C. (2022). Still With Me? Assessing the Persisting Relationship to a Deceased Loved-One - Validation of the “Continuing Bonds Scale” in a German Population. *Omega - Journal of Death and Dying*, 0(0). <https://doi.org/10.1177/00302228221076622>

Jonsson, A., & Walter, T. (2017). Continuing bonds and place. *Death Studies*, 41(7), 406-415. <https://doi.org/10.1080/07481187.2017.1286412>

Klaassen, D. W., Young, R. A., & James, S. (2015). Relational and spiritual dimensions of parental grieving. *Canadian Journal of Counselling and Psychotherapy*, 49(1). <https://cjc-rcc.ucalgary.ca/article/view/61033>

Klass, D. (1988). *Parental grief: Solace and resolution*. New York: Springer.

Klass, D. (1999). *The spiritual lives of bereaved parents*. Philadelphia: Brunner-Mazel.

- Klass, D. (2006). Continuing conversation about continuing bonds. *Death studies*, 30(9), 843-858. <https://doi.org/10.1080/07481180600886959>
- Klass, D., Silverman, P. R., & Nickman, S. (1996). *Continuing bonds: New understandings of grief*. Taylor & Francis.
- Kokou-Kpolou, C. K., Fernández-Alcántara, M., & Cénat, J. M. (2020). Prolonged grief related to COVID-19 deaths: Do we have to fear a steep rise in traumatic and disenfranchised griefs?. *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 12(S1), S94. <https://doi.org/10.1037/tra0000798>
- Levitt, H. M., McLeod, J., & Stiles, W. B. (2021). The conceptualization, design, and evaluation of qualitative methods in research on psychotherapy. Dans M.J. Lambert (dir.), *Bergin and Garfield's handbook of psychotherapy and behavior change*, (p. 51-86). John Wiley & Sons.
- Neimeyer, R. A. (1999). Narrative strategies in grief therapy. *Journal of constructivist psychology*, 12(1), 65-85. <https://doi.org/10.1080/107205399266226>
- O'Callaghan, C. C., McDermott, F., Hudson, P., & Zalberg, J. R. (2013). Sound continuing bonds with the deceased : The relevance of music, including preloss music therapy, for eight bereaved caregivers. *Death Studies*, 37(2), 101-125. <https://doi.org/10.1080/07481187.2011.617488>
- Philippin, Y. (2006). Deuil normal, deuil pathologique et prévention en milieu clinique. *InfoKara*, 21(4), 163-166. <https://doi.org/10.3917/inka.064.0163>
- Rothaupt, J. W., & Becker, K. (2007). A Literature Review of Western Bereavement Theory: From Decathecting to Continuing Bonds. *The Family Journal*, 15(1), 6–15. <https://doi.org/10.1177/1066480706294031>
- Scholtes, D., & Browne, M. (2015). Internalized and externalized continuing bonds in bereaved parents: Their relationship with grief intensity and personal growth. *Death Studies*, 39(2), 75-83. <https://doi.org/10.1080/07481187.2014.890680>
- Schut, H. A., Stroebe, M. S., Boelen, P. A., & Zijerveld, A. M. (2006). Continuing relationships with the deceased : Disentangling bonds and grief. *Death studies*, 30(8), 757-766. <https://doi.org/10.1080/07481180600850666>
- Servais, O. (2020). Big-Bang sanitaire et déni funéraire. *Masquer le monde : Pensées d'anthropologues sur la pandémie*, 133-158.
- Silverman, G. S. (2021). Saying kaddish: Meaning-making and continuing bonds in American Jewish mourning ritual. *Death Studies*, 45(1), 19-28. <https://doi.org/10.1080/07481187.2020.1851887>
- Smith, J. A. (2011). Evaluating the contribution of interpretative phenomenological analysis. *Health psychology review*, 5(1), 9-27. <https://doi.org/10.1080/17437199.2010.510659>

Stroebe, M., & Schut, H. (2010). The dual process model of coping with bereavement: A decade on. *OMEGA-journal of Death and Dying*, 61(4), 273-289. <https://doi.org/10.2190/OM.61.4.b>

Stroebe, M., Schut, H., & Boerner, K. (2017). Cautioning health-care professionals: Bereaved persons are misguided through the stages of grief. *Omega-Journal of death and dying*, 74(4), 455-473.

Stroebe, M., Schut, H., & Stroebe, W. (2005). Attachment in coping with bereavement: A theoretical integration. *Review of general psychology*, 9(1), 48-66. <https://doi.org/10.1037/1089-2680.9.1.48>

Worden, J. W. (2009). *Grief counseling and grief therapy: A handbook for the mental health practitioner (4e édition)*. Springer publishing Company.

Zech, E. (2006). *Psychologie du deuil: Impact et processus d'adaptation au décès d'un proche*. Éditions Mardaga.

Rites et deuils en temps de covid : Comment les liens perpétuels sont-ils élaborés ?

En mars 2020, pour enrayer la propagation du covid-19, le Gouvernement belge suspend les pratiques socioculturelles traditionnellement liées au deuil. L'étude longitudinale 'Covideuil' s'intéresse au phénomène des processus de deuil dans ces circonstances particulières.

Dans le cadre de cette recherche internationale, le présent mémoire ⁽¹⁾ investigate la question des processus impliqués dans l'élaboration des liens perpétuels. La 'continuing bonds theory', développée en 1996 par Klass, Silverman et Nickman, postule qu'il n'est pas nécessaire de couper tout lien avec le défunt pour s'ajuster à la perte. De surcroît, la nouvelle relation entretenue peut soutenir l'actualisation du survivant et favoriser l'adaptation au deuil. Ce mémoire ⁽²⁾ évalue également dans quelle mesure l'absence – ou la modification – des rites traditionnels – pré-, péri- et post-mortem – joue un rôle dans la manière dont ces liens perpétuels sont construits et exprimés. L'objectif fondamental de cette recherche est d'approfondir la compréhension d'un concept existant – pas de créer une nouvelle théorie – et de développer une connaissance locale – concernant le deuil en Belgique en contexte covid.

Cette étude qualitative se fonde sur 5 entretiens, qui ont été menés par la chercheuse C. Boever, dans le cadre de l'étude 'Covideuil'. Les 5 participants ont vécu un deuil entre mars 2020 et juin 2021. Leurs propos ont fait l'objet d'une analyse phénoménologique interprétative.

Cinq processus d'élaboration des liens perpétuels ont été identifiés : ceux-ci sont construits et entretenus par l'intermédiaire ⁽¹⁾ de certains *objets* qui matérialisent la relation, ⁽²⁾ de certaines *actions* qui prolongent celles du défunt ou qui sont neuves, ⁽³⁾ d'expériences de *présence* durant lesquelles les participants disent se sentir proches du défunt, ⁽⁴⁾ de l'élaboration – individuelle et collective – d'un *récit narratif* sur la personne décédée, et ⁽⁵⁾ de l'investissement dans la *défense d'une cause* particulière.

Pour prolonger cette étude, il serait intéressant ⁽¹⁾ d'investiguer l'aspect organismique et sensoriel de l'expérience des liens perpétuels, ⁽²⁾ d'évaluer dans quelle mesure l'intensité des liens perpétuels perdure davantage dans le temps quand le décès a eu lieu en temps de crise sanitaire et ⁽³⁾ d'explorer l'élaboration des liens perpétuels à la lumière de la question du genre.

Références bibliographiques principales

Goodall, R., Krysinska, K., & Andriessen, K. (2022). Continuing bonds after loss by suicide : A systematic review. *International journal of environmental research and public health*, 19(5).

Klass, D. (2006). Continuing conversation about continuing bonds. *Death studies*, 30(9).

Klass, D., Silverman, P. R., & Nickman, S. (1996). *Continuing bonds: New understandings of grief*. Taylor & Francis.

Servais, O. (2020). Big-Bang sanitaire et déni funéraire. *Masquer le monde : Pensées d'anthropologues sur la pandémie*, 133-158.